



Pôle ressources

Délégation à la Politique de la ville et de l'Intégration

Isabelle Clair

FILLES **GARÇONS** DANS LES QUARTIERS

5^à7

Jeudi 20 septembre 2007

MAIRIE DE PARIS 

Les titres, sous-titres, ainsi
que le choix des phrases
placées en exergue sont de
la rédaction.

Mme Clair a relu l'ensem-
ble du document.

*Pôle ressources
Délégation à la
Politique de la ville et
à l'Intégration*

*6, rue du
Département
75 019 - Paris*

SOMMAIRE

Préambule <i>par</i> Claude Lanvers	5
Introduction <i>par</i> Marie-Odile Terrenoire	7
Présentation <i>par</i> Isabelle Clair	9
I – Contexte et avertissement	9
II – La mauvaise réputation	11
Rumeur et réputation	12
De la rumeur à la réputation, rappel à l'ordre de la société	13
La norme de la réserve sexuelle	
La norme de la réserve géographique	
La norme de la réserve vestimentaire	
III – Facteurs déterminants	19
Avoir ou non un grand frère	
L'appartenance communautaire	
Échanges avec la salle	
Normes et religion	23
Le discours des 14-15 ans	25
Espace social et luttes intergénérationnelles	26
Relations amoureuses	27
Espace de liberté et amitié	28
Annexes – pour en savoir plus.	
<i>Des espaces sexués, des femmes invisibles</i> par Horia Kebabza, tiré du colloque <i>L'immigration côté femmes</i> , organisé le 1 ^{er} décembre 2004 à Amiens	33
<i>Le sexe faible des ados: sexe-machine et mythologie du cœur</i> — extrait <i>Banlieue sous castration</i> , par Serge Cottet, <i>La cause freudienne</i> , octobre 2006	36
<i>Les bandes, le milieu et la bohème populaire: études de sociologie de la déviance des jeunes des classes populaires (1975-2005)</i> , par Gérard Mauger	37
<i>La condition des jeunes filles s'est dégradée dans les quartiers difficiles</i> par Pascale Krémer et Martine Laronche, <i>Le Monde</i> , édition du 20 novembre 2002	38
Appel national des femmes des quartiers Ni putes ni soumises, lancé le 1 ^{er} février 2003	40
<i>La lutte féministe au cœur des combats politiques</i> , par Pierre Bourdieu, préambule du livre <i>La domination masculine</i> , Seuil, Paris, 1998	41
Isabelle Clair	43

Préambule

par

Claude Lanvers

S'il est un domaine où se cristallisent les stéréotypes sur l'autre, c'est bien celui qui touche aux rôles respectifs des femmes et des hommes et à leurs relations. Les repères idéologiques « classiques » s'en trouvent brouillés et les lignes de partage sont à redessiner quand il s'agit, aujourd'hui, de dénoncer la domination masculine.

Les quartiers sont éminemment concernés. Ils sont même pointés du doigt dans les médias de masse. Qu'en est-il vraiment ?

Des problèmes réels et importants pénalisent les filles :

Une violence entre les sexes persiste.

Un étiquetage sexuel régit les comportements et enferme filles et garçons dans des rôles sociaux auxquels il leur est difficile de déroger.

Une séparation des sexes dans l'espace public et une différenciation par rapport aux activités collectives sont constatées.

D'où vient ce qui peut paraître comme des anachronismes ? Sont-ils spécifiques aux quartiers ? Présentent-ils partout les mêmes traits caractéristiques ? Tiennent-ils ou pas d'un héritage traditionnel et culturel ? Y a-t-il régression ou progrès en la matière ?

Les questions ne manquent pas et, pour les élucider, nous avons voulu nous adresser à une jeune sociologue, Isabelle Clair, qui a mené une enquête approfondie pendant deux ans et demi dans quatre quartiers populaires de la banlieue parisienne auprès de jeunes, filles et garçons, âgés de quinze à vingt ans. Cet éclairage pourra en particulier aider à la recherche de réponses sur les questions de mixité ou non-mixité des activités, sur l'occupation des espaces par les filles et les garçons, en lien avec les difficultés de mobilité des filles de certains âges, à certaines heures de la journée, dans certaines conditions et poser, par conséquent, toute la question de leur visibilité.

Introduction

par

Marie-Odile Terrenoire.

Isabelle Clair a soutenu une thèse en 2005 sur les relations amoureuses des jeunes en milieu populaire. Sa thèse sera publiée en mars 2008 chez Armand Colin. Son directeur de thèse, François de Singly¹, sociologue reconnu, est spécialiste de la famille.

Isabelle Clair a écrit de nombreux articles scientifiques. Elle donne des cours à des étudiants en sociologie, à des étudiants en Sciences et technique des activités physiques et sportives, STAPS, ainsi qu'à des étudiants en centres de formation professionnelle plus spécialisée, notamment à l'Institut régional du travail social, ou à la Protection judiciaire de la jeunesse.

L'assistance nombreuse aujourd'hui traduit la forte attente et les multiples interrogations suscitées dans les milieux professionnels par la question des relations filles/garçons dans les quartiers.

Je remercie Christine Guillemaut, chef de projet à l'Observatoire de l'égalité femmes-hommes, qui a suggéré le thème de notre rencontre. Merci également à Odile Morilleau², responsable de l'Observatoire.

¹ François de Singly Professeur de sociologie à la faculté des sciences humaines et sociales de la Sorbonne, Université de Paris Descartes; directeur du Centre de recherches sur les liens sociaux CNRS-Paris Descartes (CERLIS); spécialiste de la famille, de la vie privée, des sociétés individualistes; directeur de la collection Individu et société, de la série Les mondes sociaux dans la collection Sociétales, des ouvrages de sociologie dans la collection 128, A. Colin.

F. de Singly, « Les adonissants », éditions Armand Colin, Paris, 2006 et Poche, Paris, 2007.

² L'Observatoire est placé sous l'autorité du secrétaire général de la Ville de Paris et sous la tutelle de Anne Hidalgo, première adjointe au maire de Paris, chargée de l'égalité entre les femmes et les hommes et du bureau des temps.

L'Observatoire joue un rôle de maillage de terrain pour un travail en réseau. Afin de créer les liens et les synergies nécessaires à la mise en œuvre concrète de la politique d'égalité, l'Observatoire s'appuie sur un réseau composé de vingt référent(e) s égalité femmes/hommes élu(e) s, dans chaque mairie d'arrondissement. Outre ces référent(e) s, l'équipe travaille avec un réseau de relais administratifs – appelés également référent(e) s –, présents dans les différentes directions de la Mairie.

Enfin, l'Observatoire assure l'interface entre la Ville et ses partenaires extérieurs institutionnels (services de l'État, collectivités locales) et associatifs.

Le thème des relations entre les sexes est miné, surtout quand il est question des quartiers. Faut-il dénoncer les violences faites aux filles au risque de stigmatiser, comme le font les médias télévisés, ou vaut-il mieux se taire et apparaître raciste?

Nous nous sommes adressés à une jeune chercheuse, Isabelle Clair, pour répondre à cette question.

Elle s'est attachée à comprendre les relations filles/garçons dans les quartiers par le biais de l'intime. Elle a enquêté deux ans durant sur les relations amoureuses dans quatre cités d'habitat social de la banlieue parisienne. De là, les étiquettes et les stéréotypes qui agissent sur les comportements dans l'espace public.

« Relations entre les filles
et les garçons dans les quartiers
de la politique de la ville. »

par

Isabelle Clair

I — Contexte et avertissement

J'aborderai la question à travers l'étude des relations entre les filles et les garçons dans quatre quartiers populaires de la Région parisienne, que je ne nommerai pas pour des raisons d'anonymat. J'illustrerai mon propos d'extraits d'entretiens, également anonymisés par respect des personnes rencontrées.

Ma thèse porte sur les relations amoureuses des jeunes vivant dans les cités d'habitat social. Elle présente l'intérêt de lever certains silences.

Tout d'abord, le manque d'intérêt scientifique et adulte pour les amours adolescentes, considérées souvent, sur le plan sociologique et en tout cas du point de vue adulte, comme des « amourettes », à caractère fugitif, sans grande importance, alors que, de fait, c'est à l'adolescence que se structurent les relations entre les hommes et les femmes, que se construisent la conjugalité et les rapports de genre.

Parler de la vie privée, parler des rapports entre les hommes et les femmes dans la sphère privée, c'est tenir un discours politique sur les rapports entre les hommes et les femmes d'une façon plus générale. Les relations filles/garçons relèvent d'une problématique qui traverse la société française, quels que soient les domaines : la politique proprement dite, le travail, la famille. Ce qui structure la famille a des répercussions sur l'ensemble de la société.

Ma thèse s'efforce de contrer un deuxième oubli, à savoir la réduction spontanée par le sens commun, mais aussi par la communauté des sociologues, des jeunesses populaires à des problématiques masculines. Quand la radio et la presse évoquent ceux qui posent problème, elles parlent des « jeunes » de la même façon que les jeunes filles ou les garçons que j'ai rencontrés entendent « les garçons » lorsqu'ils font référence aux « jeunes ».

« Parler de
l'intime
présente l'inté-
rêt de parler
de questions
politiques. »

L'idée consistait donc à restituer la place des filles dans l'environnement des garçons, la place des garçons dans l'environnement des filles, la place des garçons dans l'environnement des garçons et la place des filles dans l'environnement des filles, donc à réunir l'ensemble des acteurs de ces jeunesses populaires.

« *De nombreux couples existent, même s'ils ne sont pas visibles dans l'espace public.* »

Ma thèse a souhaité « contrer » enfin un troisième silence: l'invisibilité des pratiques amoureuses dans l'espace public des quartiers d'habitat social. Cette invisibilité est génératrice d'un discours oublieux de ces pratiques. Dans la mesure où il est difficile pour les jeunes habitant dans des cités HLM de se présenter en couple dans l'espace public, le discours tend à promouvoir l'idée selon laquelle il n'y aurait pas de couples. Cela n'existerait pas. Il n'y aurait pas d'amour, il n'y aurait pas de relations, il n'y aurait que de la haine, que de la violence. Il n'y aurait plus de relations entre les filles et les garçons, ils ne se regarderaient même pas, si ce n'est pour s'insulter de temps en temps. Or quand on discute plus longuement avec les jeunes, ces derniers expliquent que de nombreux couples existent, même s'ils ne sont pas visibles dans l'espace public.

Un silence subsiste dans ma thèse. Il est conscient. Je n'ai pas travaillé sur l'homosexualité ni sur les relations homosexuelles, que ce soit en termes de sexualité ou de sociabilité homosexuelle. N'ayant pas enquêté sur le sujet, je ne l'ai pas retrouvé sur le terrain, ce qui ne signifie pas, bien évidemment, que l'homosexualité n'existe pas. Ce fut un choix. L'étude d'un objet d'enquête nécessite d'être circonscrit, d'autant que les deux objets ne pouvaient être menés de front.

Pourquoi, par ailleurs, enfermer la visibilité sociologique des filles dans des problématiques féminines: la sexualité, l'amour, la maternité, la reproduction? On peut parler des filles dans d'autres sphères. À la fois on associe les jeunesses populaires aux garçons; or, je vous parle quant à moi des filles dans le cadre de problématiques féminines. C'est là un effet pervers de l'objet de mon étude.

Le contexte médiatique de dévoilement massif des pratiques violentes entre filles et garçons des cités a pesé sur l'enquête et a joué sur mon terrain d'étude, puisque cela a suscité méfiance et interrogation de la part des jeunes que j'ai rencontrés. Ils ont parfois vu en moi l'étudiante parisienne blanche qui venait les juger et ajouter à la stigmatisation. Une telle perception a donc influé sur les résultats.

En outre, au moment d'écrire sur ces questions, évoquer la domination masculine dans un contexte où les garçons sont déjà socialement stigmatisés pose problème. Il faut néanmoins en parler, en précisant que la problématique liée aux rapports sociaux de sexes, de genre et à la domination masculine traverse la société, quels que soient les milieux sociaux, qu'il s'agisse de violence ou d'autres manifestations de cette problématique. Nulle raison donc d'en parler s'agissant de ces seules populations de même qu'il n'y a pas de raisons théoriques ou politiques de ne pas en parler au prétexte qu'il y aurait stigmatisation. En revanche, il faut être conscient de l'effet stigmatisant qui peut être induit à en parler.

Consciente donc de ces difficultés, je me suis efforcée de faire en sorte que mon travail ne soit pas un prétexte à la dénonciation de la violence machiste dans les cités. Une telle violence est réelle tout comme elle est présente dans l'ensemble de la société, à des degrés divers et selon des manifestations éventuellement différentes. Il ne fallait pas non plus qu'il devienne prétexte à une réhabilitation exagérée des garçons. Comme ailleurs dans la société, guerre et paix président aux relations entre garçons et ces filles. Je n'ai pas essayé de rétablir la vérité, j'ai répercuté ce que j'ai entendu sur le terrain. En filigrane de mon exposé, la phrase de la sociologue américaine, Laura Nader, « *N'étudiez pas les pauvres et les sans-pouvoir: tout ce que vous direz sur eux pourra être retenu contre eux* » vient déjouer les logiques de contextes politiques difficiles qui pèsent sur ces questions. C'est de cela qu'il s'agit, mais nous allons quand même en parler!

J'ai choisi une entrée assez globale, susceptible de couvrir tous les stéréotypes liés au sexe et aux rapports entre les sexes.

II — La mauvaise réputation et ses mécanismes

L'imaginaire collectif projette des représentations de ce qu'est une femme, de ce que doit être une femme, de ce qu'est un homme et de ce que doit être un homme. On y adhère plus ou moins en fonction de là où l'on se situe.

Comment s'établit la réputation? Qui a une réputation? Qui n'en a pas? Selon quels critères? Comment socialement et collectivement se

construit une réputation? Cette entrée me permettra d'exposer des éléments plus généraux sur les relations entre les filles et les garçons, et d'interroger sur la vie quotidienne des jeunes, pour savoir comment ils vivent ensemble dans l'espace public et dans l'espace privé. Cela me permet de rendre compte d'un stock de croyances, le terme de « croyances » pris dans le sens d'adhérer à une représentation.

1 — Rumeur et réputation

Une réputation peut s'instaurer dans l'espace du quartier si quelques conditions sont réunies.

La première est l'existence d'un stock de croyances liées au sexe, auxquelles on adhère, car si l'on n'y adhère pas, on ne croit pas à la réputation, on ne la véhicule pas, on n'en souffre pas, on y est extérieur. La réputation est donc cosubstantielle aux croyances.

La cité, à l'instar du village, suppose une interconnaissance très forte : on sait qui est qui, on passe une grande partie de son temps à épier le voisin, c'est la vie de quartier. La parole sur les autres est très forte, contribuant ainsi à créer « de la réputation ». Le discours sur les autres permet de se positionner par rapport aux autres. C'est un des facteurs qui permet que tout cela prenne forme, prenne de l'ampleur, se développe et s'établisse.

Deux mots ressortent des entretiens : rumeur et réputation.

La rumeur part d'une personne ou d'un petit groupe, se greffe sur un individu. Elle se colporte de cages d'escaliers en maisons de quartier, au stade, *etc.* La personne qui en fait les frais s'entend insulter au hasard des rues et est obligée de rendre des comptes. La rumeur est éphémère. Elle passe, peut ne durer qu'une journée. Mais certaines rumeurs prennent et s'installent. On passe alors de la rumeur à la réputation, laquelle peut perdurer des années. On peut traîner une réputation toute son adolescence. Lorsque l'on passe de l'éphémère au durable, de la rumeur à la réputation, on passe de l'unisexe au féminin. Une réputation concerne toujours les filles. Les garçons ont une réputation de « racaille », de « bouffon », le terme de « réputation » est suivi d'un substantif. Les filles ont « une réputation » ; elle n'est pas qualifiée. Implicitement, elles ont une réputation de pute, de salope. Le terme en lui-même dit la sexualité et la condamnation de la sexualité féminine.

2 — De la rumeur à la réputation, rappel à l'ordre de la société

Pourquoi ce passage? Pourquoi telle ou telle personne?

La norme de la réserve sexuelle

Deux niveaux d'analyse sont susceptibles d'apporter une explication. Le premier réside dans l'idée que telle fille a une réputation parce qu'elle a transgressé. Y compris en sociologie, l'établissement « des étiquettes sociales » est lié à la transgression d'une norme. Le groupe rappelle alors à l'ordre en qualifiant la personne de déviante; on lui fait une réputation pour qu'elle revienne à la norme. La réserve sexuelle est la norme que doivent respecter les filles. Elle s'exprime de multiples façons: une fille doit être réservée, ne pas être dans la demande car une fille qui demande provoque. Elle peut éventuellement répondre, mais dans des circonstances particulières. La norme repose très fortement sur des croyances liées au sexe. La fille – et tel est son rôle social – doit mettre à distance le corps masculin.

« *L'établissement des étiquettes sociales est lié à la transgression d'une norme.* »

Cette croyance très forte, qui n'est pas propre aux jeunes vivant dans les cités d'habitat social en France, est à comprendre dans un rapport social entre le masculin et le féminin, entre l'idée que la société fonctionne parce que les hommes ont certains devoirs, les femmes d'autres, dont l'un est précisément de tenir à distance la sexualité normale des hommes. La sexualité féminine est coupable, la sexualité des hommes est normale, voire souhaitable. Il ne faut pas que la libido masculine s'exprime en permanence, il appartient aux femmes de la réguler. Mais, ainsi qu'on l'entend souvent dans les entretiens, les femmes sont des êtres faibles. Elles ne sont pas à la hauteur de la responsabilité dont elles sont en charge. Soit elles sont des monstres obscènes sexuels, soit des êtres frigides sans sexualité.

Khamel, quinze ans, déclare: « *Pour moi, les filles ne pensent pas la même chose que nous, parce que nous, les garçons, on pense, ouais et tout, on va faire ça avec elles. La fille, elle ne va pas dire à ses copines « je vais faire ça avec lui ». C'est pas la même chose. Nous on va dire « on est des crevards », tout le temps en train de parler de ça, des crevards, des crevards, alors qu'elles, elles ne parlent pas de ça. Non, je ne pense pas qu'elles parlent de ça. Elles doivent dire: « Ouais et tout, je pense sortir avec lui, parce que j'ai confiance en lui, nananan. Sans plus. Je ne pense pas qu'elles disent ... non, non. Nous faire ça avec elles, oui, parce que nous, à nos âges, on cherche des trucs, mais, bon, elles non. »*

Khamel fait de sa croyance – largement partagée – dans le stéréotype du sexe opposé le point de départ de son effort pour le comprendre. Il essaye vraiment de comprendre ce qu'il y a dans la tête des filles. À l'instar d'un film de Nancy Meyers *Ce que veulent les femmes*, les gens s'interrogent sur ce que pense l'autre sexe. Et quand on dit ce que pense l'autre sexe, on dit socialement ce que l'autre sexe doit penser. Et les filles doivent penser : pas de sexualité. Or, quand on interroge les filles, on apprend qu'elles en parlent entre elles. Il est intéressant de noter que le discours de la fille doit porter sur la confiance, les sentiments, pendant que les garçons sont des « crevards », terme qui revêt un double sens : il signifie « radin », mais aussi le mâle puissant qui crève, qui pénètre. Et la sexualité doit être ainsi, notamment dans son apprentissage. Lorsque l'on est jeune, on se place dans la nécessité de prouver que l'on appartient à la bonne catégorie.



Ce que veulent les femmes

Réalisé par Nancy Meyers.

Avec Mel Gibson, Alan Alda, Delta Burke, Ana Gasteyer, Lauren Holly, Helen Hunt, Bette Midler, Marisa Tomei, Mark Feuerstein, Aviva Gale, Ashley Johnson, Logan Lerman, ...

Nick Marshall est un brillant publiciste, sa vie professionnelle est une réussite. En revanche il connaît des difficultés dans sa vie privée. Il est divorcé et a, visiblement, du mal à comprendre les femmes. Il est assez macho et ses relations avec elles tournent vite au fiasco.

Avec sa fille, Alex, c'est la même histoire, leurs rapports ne sont pas au beau fixe.

De plus Nick se fait piquer le poste qu'il convoitait par sa concurrente directe. Apparemment les femmes, très visées par la publicité, ne se reconnaissent pas dans les concepts de Nick.

Au bord de la crise de nerf, Nick s'électrocute accidentellement et de manière bénigne, mais le lendemain il réalise qu'il peut entendre ce que les femmes pensent ! Peu à peu sa perception des femmes et sa sensibilité en général se mettent à changer...

Après que Marvin eut évoqué sa relation avec sa petite amie, je relève qu'il n'est pas du genre à lui répéter toutes les cinq minutes qu'il l'aime. Il rétorque : « *Ah non! c'est les bouffons qui disent je t'aime, je t'aime, je t'aime.* » Se manifeste là une opposition entre le viril, la virilité qui s'exprime dans un discours sexuel masculin, pénétrant, fort, et le pôle sentimental qui doit être socialement détenu par le pôle féminin, le bouffon étant l'image efféminé et donc ridiculisé du crevard. C'est le pôle négatif.

Une telle représentation impose aux filles une norme du maintien de la distance des corps masculins. Mais les filles ne sont pas à la hauteur. Les filles ont toujours un garçon proche. Avant, il s'agissait plus souvent des pères, aujourd'hui davantage de la figure du grand frère, très galvaudée, mais, de fait, le grand frère est présent. Selon les croyances sociales, une femme en tant qu'individu ne peut exister totalement et n'existe que dans l'appropriation par des hommes : une femme appartient à son père, puis elle se marie pour appartenir à son mari. Elle appartient à un homme et doit lui rendre compte, puisqu'elle n'est pas à la hauteur de son obligation sociale. Le grand frère joue ce rôle.

Le grand frère n'est pas obligatoirement le frère biologique ; ce peut être un cousin, un oncle un peu plus âgé, en tout cas quelqu'un en charge de la pureté sexuelle de la fille. Un lien très fort existe entre la réputation virile du grand frère et la pureté sexuelle de la petite sœur. Il y a cette idée de la nécessité de cette personne aux côtés de la jeune fille pour qu'elle soit à la hauteur de sa mission sociale.

« *Le grand frère est en charge de la pureté sexuelle de la jeune fille.* »

Voilà le stock de croyances qui alimente l'attribution des mauvaises réputations. De là, se juge à partir de quand telle ou telle fille transgresse la norme de la réserve sexuelle qu'elle doit suivre. Il est difficile de connaître l'activité sexuelle réelle d'une fille. En revanche, on peut voir si elle est mobile géographiquement, si elle parle à des garçons, comment elle s'habille, trois mises en scène du corps d'après lesquelles s'établissent le jugement et le discours sur la sexualité.

« Il est implicitement sous-entendu qu'une fille qui traîne est une traînée, particulièrement dans les lieux de transports. »

La réserve géographique

La réserve géographique ne date pas d'hier : une femme ne doit pas trop bouger. Il est implicitement sous-entendu qu'une fille qui traîne est une traînée, particulièrement dans les lieux de transports. La gare cristallise beaucoup de fantasmes sur l'activité sexuelle des filles qui traînent. Karim, vingt ans, évoque la petite amie d'un de ses copains qui est en prison au moment de l'entretien. « *Samira traîne à la gare, toute seule. On ne sait pas ce qu'elle fait alors qu'elle n'a pas à être à la gare... enfin... on ne va pas la surveiller non plus, on n'est pas... Peut-être qu'elle avait un truc à faire, mais on se demande quoi. Elle n'a rien à y faire. Normalement, elle travaille au Macdo. C'était son jour de repos, elle était à la gare. Voilà, on sait pas* ».

Karim réproouve le comportement de Samira. En l'absence de ce que Colette Guillaumin¹ nomme « le propriétaire privé de la femme », la femme tombe, en quelque sorte, dans le domaine public et devient la propriété de l'ensemble du groupe des garçons. Karim manifeste une petite gêne, puisqu'il souligne : *On ne va pas la surveiller non plus*. Il n'empêche qu'il connaît ses horaires de travail, ses journées de repos. On sent qu'il la désapprouve. En fait, il ne fait que la surveiller !

Il ressort du discours des garçons que Samira « tombe dans le domaine public ». Or, ils ont une obligation vis-à-vis de leur ami en prison. Ils ont une obligation de surveiller Samira et de rendre des comptes à leur copain. En s'interrogeant sur les faits et gestes de Samira et en discutant à ce sujet, Karim remplit deux missions ; il évolue sur un double registre : c'est à la fois le « bon pote » et puis c'est un vrai garçon.

Une obligation sociale pèse sur lui de rendre des comptes. Les filles ont, entre autres, une obligation de réserve géographique, vestimentaire et relationnelle, et les garçons doivent faire en sorte que la norme de la réserve soit maintenue, c'est-à-dire que Karim n'empêchera pas Samira

¹ Colette Guillaumin (née en 1934) est sociologue au CNRS et une féministe française.

À la fin des années 1960, elle s'intéresse au féminisme. Elle intègre l'équipe de rédaction de la revue *Questions féministes* fondée en 1977 par Simone de Beauvoir, qui est la source et l'organe de publication du féminisme matérialiste. En 1978, elle y fait paraître un important article, "Pratique du pouvoir et idée de nature", qui théorise l'oppression des femmes à travers l'idéologie et la construction sociale. Ses analyses recourent celles des féministes radicales et posent les jalons de la critique du genre. En 1992, un recueil reprend cet article ainsi que plusieurs autres publiés dans les revues *Sociologie et sociétés* (Université de Montréal) ou *Le Genre humain* dont elle est la cofondatrice en 1981. Elle écrit également dans la revue *Sexe et race* (Université de Paris 7). Le terme "sexage" qu'elle crée pour désigner la réduction d'une personne à son sexe est repris par Michèle Causse.

de traîner à la gare. N'étant pas son grand frère, il ne détient pas cette légitimité. En revanche, il peut juger la façon dont elle vit. Il est là en rappel à l'ordre de la norme. C'est sa fonction sociale.

Le problème c'est que Samira est une fille, elle est à la gare, dans les transports, se rend à Paris, se rend sur un autre « marché de garçons » et par conséquent dévalue « le marché local ». Elle cherche quelque chose. Elle est seule, elle n'a pas de but et une fille qui n'a pas de but poursuit forcément un but sexuel. La traînée est la femme sans but. Les filles reprennent ces représentations à leur compte.

Les filles sortent seules dans l'espace public quand elles ont un but : elles vont à l'école, ont une course à faire. Elles gardent les petits frères ou les petites sœurs. C'est d'ailleurs une stratégie qu'elles utilisent pour gagner davantage de mobilité. Cela donne une caution et légitime une image sexuelle pure. Dès lors qu'elles sont dans le loisir, elles sont à plusieurs. Une fille seule, dans un espace public, sans but précis est dans un espace à visée sexuelle.

On ignore tout des intentions de Samira, mais le fait qu'elle ait été vue dans l'espace de la gare, dans les conditions décrites, est un indicateur de sa sexualité. C'est ce qui est condamné à travers sa mobilité géographique.

Pareillement, une fille qui est souvent vue en train de parler à des garçons sera considérée comme une fille ayant un échange avec un garçon, et un échange sexué est nécessairement un échange sexualisé. Dans *Le bal des célibataires*, Pierre Bourdieu a écrit sur les relations hommes/femmes dans les campagnes du Béarn. Une femme parlant à un homme dans un espace public suppose obligatoirement qu'il y a quelque chose derrière. C'est une idée qui vaut dans l'espace public des cités, des campagnes, des entreprises, des bureaux... La femme est soit la cible, soit la provocatrice, en tout cas jouera un rôle particulier qui sera stigmatisé, s'il faut le stigmatiser.

« Une fille seule, dans un espace public, sans but précis est dans un espace à visée sexuelle. »

Pierre Bourdieu — *Le bal des célibataires*
Paris, éditions du Seuil, 2002

Le bal des célibataires, crise de la société paysanne en Béarn rassemble trois articles écrits par Pierre Bourdieu à des époques différentes (« Célibat et condition paysanne » en 1962, « Les stratégies matrimoniales dans le système de reproduction » en 1972 et « Reproduction interdite. La dimension symbolique de la domination économique »

en 1989) mais qui reviennent sur le même problème : « comment expliquer le célibat des aînés dans une société connue pour son attachement exceptionnel au droit d'aînesse? ». Cette succession d'écrits permet de suivre le développement de la pensée d'un auteur et de mieux comprendre comment la recherche et l'analyse théorique se forment, tout en constituant une monographie de la société paysanne traditionnelle en Béarn.

« *Le corps des jeunes filles ne doit pas être sexualisé. Elles ne doivent pas montrer leurs formes adultes.* »

La réserve vestimentaire

L'absence de réserve vestimentaire détermine si une fille est en transgression de la norme. Ce n'est pas tant ce que l'on peut ou ne pas porter qui est intéressant. En fonction des modes, les pièces d'habillement changent. Ce qui ne change pas ce sont les représentations auxquelles les codes sont associés, ce que l'on attaque derrière le code. Les codes progressent beaucoup plus rapidement que les normes qu'ils sous-tendent. Les bottes pointues sont proscrites, de même que les débardeurs décolletés. Le corps des jeunes filles ne doit pas être sexualisé. Il ne faut pas montrer ses formes adultes. Un garçon disait à sa sœur qu'elle ne devait pas porter de jupes, parce qu'il ne fallait pas montrer ses jambes; tout peut être utilisé dans le sens d'une justification de ce qui peut ou non se porter: l'islam parmi d'autres. Mais au fond ce n'est pas cela qui est important, car le code est changeant. Ce gamin disait donc à sa sœur qu'elle pouvait porter une jupe, mais avec des baskets, c'est-à-dire une jupe avec un accessoire de petite fille ou, à l'inverse, porter des talons, mais avec un pantalon. De tels équilibres permettent à la jeune fille de ne pas transgresser l'ordre normal des choses. La jeune fille n'a pas le droit d'exprimer une dimension sexuelle; elle reste une petite fille. La femme sera un être sexualisé lorsqu'elle sera mariée.

La façon dont les filles mettent en scène leur corps au quotidien est directement perçue comme un indicateur de leur activité sexuelle supposée. Zara, quatorze ans, explique qu'attribuer une réputation de pute à une fille naît de l'idée de transgression – elle prend trop le train, parle à trop de garçons... –, mais le moteur peut être un peu plus subtil. Elle raconte: « *Même pour aller à la boulangerie au bas du bâtiment – le bâtiment, il est juste au-dessus de la boulangerie – se maquiller, se mettre à fond pour aller chercher du pain... moi je descends en pyjama. Pourquoi je vais me casser la tête pour m'habiller, pour acheter du pain? Parce que, ici, tu t'habilles bien, t'es pas bien vu quoi! Tu sais, ça se voit que tu vas faire quelque chose. Moi, au contraire, dès que les copains, mon frère, ils me voient, s'ils me voient en train de m'habiller bien, de me maquiller, nanan, obligé, celle-là, elle cache quelque chose.* » L'idée que la fille cache quelque chose repose, certes, sur le vêtement, mais le vêtement n'est que la conséquence, le dernier élément. C'est l'intention qui est condamnée par le discours réprobateur. On ne jugera pas Zara à ses actes, mais parce qu'elle a une mauvaise intention.

On donne une réputation à une fille, parce qu'elle a transgressé une norme; on lui signifie ainsi que ce qu'elle a fait n'est pas bien. Pourtant, des filles, à pratiques sociales visibles égales, n'ont pas la même probabilité d'être étiquetées. Le groupe social qui détient le pouvoir est toujours très rusé. Un argument extérieur justifie toujours le pouvoir « Tu ne transgresses pas, sinon tu auras une réputation » alors que le mécanisme est autre. Ce n'est pas tant la transgression que l'on condamne, mais les caractéristiques sociales d'une personne, l'appartenance de genre, l'appartenance au sexe féminin.

Selon que l'on a ou non un grand frère, le risque n'est pas du tout le même, quelle que soit l'activité de la jeune fille dans l'espace public, d'avoir ou non une réputation.

La dernière dimension est l'appartenance communautaire perçue. Il existe une hiérarchisation implicite dans le discours des jeunes sur la pureté des filles en fonction de leur appartenance communautaire supposée.

« Ce n'est pas tant la transgression que l'on condamne, mais les caractéristiques sociales d'une personne. C'est l'appartenance au sexe féminin. »

III – Facteurs déterminants

Le mauvais genre

Ce n'est pas tant l'acte qui importe, même si cela compte, que le fait d'être une fille. Contre cela, les filles ont des stratégies de défense. Un des registres possibles, c'est d'être des filles « bonhommes ». Il y aurait deux figures repoussoirs: les filles soumises et les filles émancipées, les filles « rouges à lèvres », qui ressemblent aux affiches publicitaires, soumises en fait à autre chose. Le troisième registre est le pôle viril: les filles viriles, qui jouent de la virilité. En se virilisant, elles s'achètent la possibilité de ne pas être stigmatisée en tant que filles. En devenant masculines, elles mettent à distance les stigmates sexuels qui pèsent sur leur appartenance de genre. D'une façon théorique, la domination masculine, le masculin est plus haut que le féminin. Le masculin ne peut se féminiser; c'est la transgression injouable pour les garçons. La fille peut être virile à certains moments.

Dans le couple amoureux, par exemple, elle n'est pas virile, sinon cela reviendrait à un couple homosexuel. En revanche, il y a des interactions dans l'espace public où il est de bon ton d'être virilisée. Lorsque l'on se situe en dessous de quelque chose qui vous est supérieur, on peut tenter

« *L'éternelle opposition des sexualités entre la sale et le bon, la salope et le bonhomme.* »

de s'en rapprocher; c'est un genre de rôle. Aïcha explique: « *Je n'ai pas une réputation de salope, je suis plutôt le bonhomme, la bonne copine des gars, quoi. Les gars, ils m'aiment bien, ils trouvent que je suis un peu un bonhomme, que je suis leur bonne copine. Je sais faire efféminée quand je veux avoir un copain et je sais rester garçon quand je veux me faire respecter.* » On voit bien l'opposition entre la sale et le bon, la salope et le bonhomme, l'éternelle opposition des sexualités.

Une fille bonhomme s'habille et s'exprime de façon virile, crache, se bat, se défend. La virilité met en jeu le corps. Une éthique de la bagarre est développée; cela va même très loin dans la description de ce que l'on attribue habituellement à la culture des rues, proprement masculine. En endossant la virilité, les filles se déssexualisent et éloignent la possibilité d'être perçues et de tomber dans la catégorie des mauvaises filles, des putes, des salopes, *etc.*

Le grand frère

La deuxième dimension qui fait que l'on court un plus ou moins grand risque à être étiquetée comme salope c'est d'avoir ou de ne pas avoir de grand frère. Le couple grand frère/petite sœur est fondamental pour comprendre les relations entre les filles et les garçons. Le grand frère décrète la pureté sexuelle de sa sœur. Zara, dix-sept ans, parle de son grand frère: « *La dernière fois, j'étais à la fête, je parlais juste comme ça. Mon frère, il est venu, il m'a affichée devant tout le monde, il m'a engueulée.* Il « les » a prévenus: « *Vous avez pas droit à ma petite sœur; ma petite sœur ce n'est pas une salope.* »

Les rappels à l'ordre de ce type dans l'espace public sont réguliers. En l'occurrence, Omar décrète et dit publiquement que sa sœur n'est pas une salope. Peu importe ce que fait Zara et, de fait, Zara ne respecte pas les normes de la réserve sexuelle – elle se maquille, elle cache, *etc.* Elle a souvent été à la limite d'être « réputée », parce qu'elle prend des risques. Omar, garçon dominant dans le groupe, assoit régulièrement son hypervirilité sur la pureté sexuelle de sa sœur. Tant qu'il décrète qu'elle est pure, elle est pure.

La situation est plus difficile pour les filles qui n'ont pas de grand frère. Zara dit à propos de l'une de ses amies: « *Nora aussi elle est superminonne. En plus, elle, elle n'a pas de grand frère. Donc, les garçons, ils sont là. Elle sera facile, et tout. On va la pécho, et tout.* » Elle n'est pas facile faute d'un homme baraqué pour la protéger; elle est facile parce que

« *Le grand frère décrète la pureté sexuelle de sa sœur.* »

disponible sexuellement. La croyance, toujours dans le sens de « l'adhésion à la représentation », c'est qu'une fille non tenue par un garçon laisse libre cours à la fragilité : n'est pas à la hauteur de mettre à distance le corps des garçons. D'où cette nécessité pour les filles d'avoir un grand frère pour être à la hauteur de leur mission sociale. Les garçons sont dominés par ce rapport. Lorsque l'on analyse un rapport social – c'est pourquoi on parle davantage de « genre » que de « sexes » –, on sort du biologique pour parler du social. Tout le monde alors est pris dans le rapport. Les femmes, les filles sont dominées par les garçons, mais les hommes sont dominés par le rapport. On dit que la virilité du garçon passe par la pureté sexuelle de sa sœur. C'est la raison pour laquelle il y a crispation et qu'il est à ce point important que la pureté de la petite sœur soit respectée, car si jamais celle-ci venait à être remise en cause, c'est la pureté du grand frère qui viendrait à l'être également. En général, quand on affiche des principes, c'est que l'on a intérêt à ces principes. Les garçons ont l'obligation de jouer leur rôle et quand ils y manquent, ils sont rappelés à l'ordre. Dans une fratrie, seuls un ou deux parmi eux jouent le rôle de grand frère ; ce sont ceux qui sont le plus souvent dominés socialement et qui n'ont pas d'autres outils d'expression de leur virilité. Il existe plusieurs façons d'être virile ; ce pourrait être l'intégration professionnelle. Quand on impasse d'autres outils de virilité, on investit tout sur le corps et donc sur la protection de la sœur, sur la sexualité. Plus on est fort socialement, plus on a un rayonnement d'action géographique large ; plus on est faible socialement, moins on a de pouvoir, moins on connaît de personnes. Les gens qui ont du pouvoir socialement ont un réseau. C'est l'élite cosmopolite ; ils sont internationaux. Les dominés socialement sont ceux qui connaissent leurs voisins. Un garçon qui a une assise sociale forte peut sortir de la cité ; il continue d'avoir du pouvoir. D'autres n'en sortent pas, car ils ne le peuvent pas. Le monde de l'autre côté de la cité n'est pas valorisant pour eux. Leur pouvoir est local, dans le corps. Ils s'expriment en faisant respecter par les filles de leur entourage des normes de réserve sexuelle.

L'appartenance communautaire

La catégorisation est toujours subjective, puisque la race n'existe pas et que le recours à la culture est chose compliquée. En revanche, les gens d'une façon générale déterminent à quelle communauté appartient à telle ou telle personne. Cela leur semble évident par les traits physiques

« Lorsque l'on analyse un rapport social – c'est pourquoi on parle davantage de « genre » que de « sexes » – on sort du biologique pour parler du social. Tout le monde alors est pris dans le rapport. »

« Les garçons faibles socialement ont un pouvoir local, ils s'expriment en faisant respecter par les filles de leur entourage les normes de réserve sexuelle. »

ou par telle ou telle pratique religieuse. Les gens se trompent donc régulièrement, car cela n'est pas si simple. Mais, il ressort du discours des jeunes sur la hiérarchisation que la fille arabe qui fait ce qu'il faut représente « le top » de la pureté sexuelle. En bas de l'échelle, on retrouve alternativement la fille noire qui n'est pas musulmane ou la fille blanche, musulmane ou non. Je pense à des jeunes filles kabyles, blondes, musulmanes ; elles n'ont pas les traits pertinents de l'appartenance communautaire qui permettraient d'être placées en haut de la hiérarchisation.

La hiérarchisation est implicite et souple, en dernier recours. Les probabilités d'attribution d'une mauvaise réputation reposent, selon le moi, surtout sur le fait d'être une fille et de ne pas avoir de grand frère. L'appartenance communautaire est le plus, la cosmétique qui permettra d'enfoncer le clou ou non au moment où se construira la mauvaise réputation. Si l'on veut, on ajoutera l'appartenance communautaire, la minijupe, la gare, tout un appareil rhétorique qui consolidera ce qui est vraiment important, c'est-à-dire l'appartenance au « mauvais genre ».

Marie-Odile Terrenoire.

Merci de cet exposé si vivant qui permet de comprendre la prégnance sexuelle dans les relations au sein d'un quartier. Cela explique sans doute certaines des difficultés auxquelles se heurtent les professionnels avec les adolescents dont ils s'occupent.

Échanges avec la salle

Normes et religion

Une participante.

Vous avez réalisé votre enquête dans un milieu à forte majorité immigrée, particulièrement à majorité musulmane. Que pensez-vous de l'influence de l'islam sur les pratiques? La même enquête menée dans des campagnes, qui compte une moindre concentration de populations immigrée, aurait-elle abouti aux mêmes conclusions sur les relations filles-garçons?

Isabelle Clair.

Certes, tous les appareils idéologiques pèsent, mais une illusion d'optique prévaut: dès lors que des personnes sont issues de l'immigration, sont elles-mêmes immigrées et sont considérées comme appartenant à des cultures autres, on pose comme primat explicatif l'explication culturaliste, « ce qui explique *a priori* ». Or, il se trouve qu'en ce moment le terrain que j'étudie a pour fond les zones rurales françaises, donc à très forte majorité blanche, non immigrée. Les logiques de réputation, de discours, de représentations liées au sexe sont très proches de celles des banlieues avec un recours à la religion, à la culture différent. Lorsque l'on est Française de souche ou du moins quand on se définit comme telle depuis des générations, on ne peut arguer que l'on ne porte pas de minijupe au nom du coran. On ne porte pas de minijupe, mais des leggings, des jeans, ce qui coïncide avec ces croyances.

« Je recherche plutôt comment la religion, l'enracinement dans une culture sont utilisés par les individus pour justifier leurs actes et non pas tant comment la culture et la religion pèsent sur les actes. »

Les jeunes que j'ai rencontrés étaient en majorité soit immigrés, soit issus de l'immigration, pour l'essentiel d'Afrique du nord ou d'Afrique subsaharienne. Je n'étudie pas la façon dont pèse la culture. J'étudie la façon dont la culture peut éventuellement être utilisée pour justifier les comportements sociaux. En termes de sources, je recherche plutôt comment la religion, l'enracinement dans une culture sont utilisés par les individus pour justifier leurs actes et non pas tant comment la culture et la religion pèsent sur les actes.

Un participant.

Tout le monde adhère-t-il au système de normes?

Isabelle Clair.

Les normes sont assez stables, du moins évoluent très lentement, contrairement aux codes qui varient fortement d'un milieu social à un autre. Parce que le code est différent, parce qu'il reflète une culture, une génération différente ou un lieu social autres, on a le sentiment qu'il existe une grande différence dans les normes. Or, le code peut être très différent et la norme très peu varier. Si donc la norme est peu différente, la pression sociale pour que la norme soit respectée n'est pas si différente non plus. Elle peut s'exprimer différemment. Je ne dis pas que tout est pareil, que tout se vaut. Je ne suis pas dans un relativisme complet.

Une norme (du latin norma, équerre, règle) désigne un état habituellement répandu ou moyen considéré le plus souvent comme une règle à suivre.

Ce terme générique désigne un ensemble de caractéristiques décrivant un objet, un être, qui peut être virtuel ou non. Tout ce qui entre dans une norme est considéré comme « normal », alors que ce qui en sort est « anormal ». Ces termes peuvent sous-entendre ou non des jugements de valeur.

Une norme, au sens sociologique du terme, représente un comportement généralement observé dans un contexte donné. Définition Wikipédia

L'étude du rapport à la norme et de la norme elle-même en sociologie est une tâche ardue pour le chercheur. Pour Howard S. Becker: « Les normes sociales sont créées par des groupes sociaux spécifiques » (in « Outsiders », 1985 : 38). L'auteur considère que ces normes ne font pas l'objet d'un consensus général, tant du point de vue de leur définition que de leur mode d'application lors de situations sociales particulières, du fait qu'elles prennent forme dans des sociétés modernes complexes.

Constituées différemment selon le groupe social, elles dépendent de la classe sociale, de la profession exercée, de la culture et du groupe ethnique du groupe social dans lequel elles s'actualisent. Cette divergence des normes conduit à des affrontements entre groupes qui n'obéissent pas aux mêmes impératifs vis-à-vis de leurs normes. L'interaction sociale entre individus de groupes différents ne donne donc pas lieu aux mêmes règles de conduite édictées par des normes fondées sur l'environnement, l'histoire et les traditions d'un groupe social (Becker, 1985).

Les normes peuvent être définies comme des règles qui régissent les conduites individuelles et collectives. Organisées de façon systémique, elles constituent un mode de régulation du social. Il existe deux dimensions de la norme, tout d'abord la norme explicite qui est édictée clairement dans la loi par l'État, dans les règlements par des institutions privées et dans les contrats entre parties, ensuite il y a la norme implicite impalpable et non écrite. Selon Robert K. Merton, le système de valeur est lié à la norme, mais le rapport étant souvent asymétrique, il y a nécessité d'un contrôle social pour que la société parvienne à faire respecter ses normes pour assurer la cohésion sociale.

Il était important pour moi d'avoir une posture de « relativisme culturel », afin précisément de me défendre contre le culturalisme spontané, tout en reconnaissant qu'il serait intéressant d'étudier le poids des divers éléments cités. Je ne pourrai y procéder en ce qui me concerne qu'après avoir réalisé des études comparatives avec d'autres milieux sociaux. Lorsque l'on retient uniquement un milieu social, une seule aire culturelle, quand on est dans la monographie, il est très difficile de déterminer les facteurs qui pèsent réellement. Tant qu'on n'est pas dans la comparaison, on est davantage dans la projection. Je pense donc que les éléments que vous avez évoqués pèsent, mais peut-être moins qu'on aurait tendance à le penser. À cet égard, le terrain que compose la campagne française est riche d'enseignement, car il invalide bien des présupposés.

« *Les plus jeunes disent des choses que d'autres ne partagent pas et disent plus facilement des choses qui ne se disent pas.* »

Le discours des quatorze/quinze ans

Olivier Jospin, École de la deuxième chance, Ville de Paris.

Les jeunes de vingt/vingt-cinq ans s'inscrivent-ils dans les mêmes rapports que les quatorze-quinze ans? *Quid* des parents?

Isabelle Clair.

Les jeunes de quinze ans ou de dix-huit ans ne disent pas tous la même chose. Le clivage pour autant ne s'opère pas selon l'âge: des jeunes de dix-huit ans tiennent des discours de jeunes de quinze ans et inversement.

Dans mon corpus, l'âge entre quinze et vingt ans ne joue pas comme un déterminant fort des différences de discours. La trajectoire scolaire et bien d'autres déterminants viennent contrarier celui de l'âge et entrent en ligne de compte. L'avantage du discours des plus jeunes réside dans son caractère moins inhibé. Ils sont moins dans la conscience du politiquement correct. Du coup, ils disent des choses que d'autres ne partagent pas et disent plus facilement des choses qui ne se disent pas. Cela présente un intérêt du point de vue du sociologue.

À l'exception des éducateurs et animateurs, que j'ai aussi parfois mis de côté, je n'ai pu interroger les adultes. J'aimerais questionner toutes les générations pour savoir ce qui se transmet et ce qui ne se transmet pas, mais les jeunes ne l'ont pas voulu. Les adultes sont présents, uniquement dans le discours des jeunes. Ce n'est qu'une entrée. J'ai fait de l'observation ethnographique. Les adultes sont aussi dans la rue, mais il y a beaucoup de pudeur et de distance dans le discours dans l'espace public; il se dit donc peu des relations parents/enfants.

Espace social et lutte intergénérationnelle

Comme partout, on relève une distribution sociale de l'espace.

L'espace public est plus masculin que féminin et l'espace public des cités est plus jeune qu'adulte. Les adultes ont leurs espaces : le lieu de travail, la maison, le café... Les jeunes s'approprient davantage la rue. Dans la rue et dans l'espace intergénérationnel de la jeunesse, les jeunes ne sont pas en autonomie, ils ne sont pas sans lien, complètement anomiques par rapport aux adultes. Quelque chose se construit dans « l'entre-soi jeunes » qui n'est pas propre aux cités HLM. Depuis une trentaine d'années, on repère en sociologie que les normes, les discours, les pratiques de cette génération se construisent dans l'entre-soi, même si la présence des adultes peut entraîner des interventions possibles, car il existe des normes. Il n'en demeure pas moins que l'on constate une relative autonomie dans la construction du groupe.

« Une lutte intergénérationnelle se fait dans le rapport au politique, au pouvoir, aux blancs, aux dominants socialement. »

Il est intéressant de noter que les grands frères sont dépositaires de la sexualité même si cela n'a pas toujours été perçu ainsi par les jeunes que j'ai interrogés. Par exemple, une jeune fille m'a dit que son père lui avait organisé une fête d'anniversaire. Elle riait avec des garçons. À un moment donné, elle a senti qu'elle devait être plus réservée. Son père, a-t-elle ajouté, l'a alors regardée « comme un grand frère ».

S'agissant d'une demande en mariage, la fille interroge d'abord le grand frère, puis le père. Le père représente l'autorité ultime, symbolique, mais pas seulement. En revanche, le grand frère est dépositaire de la gestion de la vie quotidienne et est donc l'interlocuteur. Sans doute cette situation donne-t-elle l'impression que les adolescents vivent seuls en l'absence des adultes. Car, de fait, la répartition de l'autorité donne lieu à des luttes. À la maison, les pères peuvent être dévalorisés par le chômage et connaître des difficultés de mise en scène et d'instauration de leur autorité. S'ajoute la révolte des jeunes face à l'attitude des parents vis-à-vis de l'État ; ils baissent la tête, entend-on, alors que les jeunes sont dans la rébellion. Une lutte intergénérationnelle se fait dans le rapport au politique, au pouvoir, aux blancs, aux dominants socialement. Lutte encore, parce que l'occupation du terrain n'est pas la même et que les grands frères ont un intérêt social plus fort à la pureté sexuelle de la petite sœur.

Certaines familles connaissent des tensions. Une jeune fille voulait se faire faire un percing au ventre. Son père était d'accord et prêt à l'emmener. Avant de partir, son frère l'a regardée et lui a dit : « *Tu fais ce que*

tu veux. Mais si tu fais ton piercing, je te démonte la tête quand tu rentres. » Elle n'y est pas allée. Le père a essayé de s'interposer. Il avait moins d'enjeu dans cette histoire contrairement au frère pour qui voir sa sœur se promener dans la cité avec un piercing au ventre était grave. La menace a suffi. Dans ce jeu-là, c'est le frère qui a gagné. Pour autant, cela ne signifie pas que les grands frères ont tout pouvoir et les pères aucune autorité. Dans cette dimension, le grand frère est « le bras armé ». Une telle situation entraîne forcément des effets qui freinent la pénétration du monde des adultes dans celui des jeunes. Je le rappelle, car ce n'est là qu'une partie de leur vie, non la totalité.

Relations amoureuses

Un participant.

Dans le cadre des relations intimes, ces jeunes ont-ils des rapports plus apaisés? Comment cela se passe-t-il quand un garçon rencontre une fille?

Isabelle Clair.

Les relations amoureuses forment un large pan de ma recherche. Les jeunes des cités s'aiment aussi. J'ai essayé d'établir une typologie des différents registres amoureux des jeunes que j'ai rencontrés. Ces registres, me semble-t-il, sont convergents avec ceux d'autres milieux sociaux.

Il existe plusieurs façons d'être amoureux :

. L'amour expérimental, dans le cadre duquel la rupture fait partie de la relation amoureuse. Pour devenir compétent sur le marché amoureux, le jeune expérimente.

. Le registre romantique. Les codes du romantisme varient selon le milieu, l'âge, *etc.* Le registre est celui du lyrisme, qui favorise le passage à l'acte sexuel. Il permet le corps, parce qu'il est stabilisé et donne la possibilité aux filles d'assumer une sexualité hors mariage, dans la mesure où il s'agit d'une relation « sérieuse »...

. La réassurance. Le garçon veut sortir avec une fille; celle-ci accepte. On se fait un bisou et puis on ne se voit plus jamais. On fait tout pour ne jamais se voir. Les jeunes se disent en couple, mais ce sont des couples virtuels. C'est une façon de se situer sur le marché.

. L'extraconjugalité fait partie de la réassurance; le quatrième registre, c'est le « fun ».

« Nous avons participé à la création des pôles de compétitivité dans les domaines du numérique, de la santé et des logiciels. »

« *De fait les rapports ne se résument pas à la guerre et à la domination.* »

De fait, les rapports ne se résument pas à la guerre et à la domination. À un niveau plus théorique, la conclusion de certaines recherches féministes, dans lesquelles je m'inscris par ailleurs, affiche une réduction du couple, de la conjugalité, à la domination masculine et donc à l'hétérosexualité, alors que d'autres logiques, y compris des normes aliénantes, pèsent sur le couple.

Espaces de liberté et amitié

Une intervenante.

Avez-vous rencontré des espaces de liberté où les barrières peuvent s'effondrer? L'amitié est, selon moi, un espace de liberté. Quel rôle jouent les institutions en termes d'espace d'activités, ateliers théâtre...?

Isabelle Clair.

Je suis passée par les maisons de quartier, pour éviter l'école et ne pas être identifiée à l'institution scolaire.

Le directeur de la maison de quartier où j'ai réalisé mes entretiens voulait lutter contre une occupation uniquement masculine de sa maison de quartier. Dès lors que l'on installe des jeux masculins, seuls les garçons viennent jouer et la maison de quartier est alors très vite stigmatisée comme un espace masculin et de perdution pour les filles. Des fonds privés ont permis au directeur d'ouvrir une salle de cinéma magnifique. L'été, il organise des projections, qui font partie des pratiques féminines acceptées. Le directeur de la maison de quartier fait aussi le pari que les séances peuvent être l'occasion pour les jeunes de nouer des relations amoureuses.

L'amitié est un registre de grande importance, particulièrement pour les débutants de la relation amoureuse, de la sexualité. On passe de l'amitié à l'amour. La relation amoureuse est parfois très intimidante. Passer par le stade de l'amitié représente un filet, offre un *continuum* dans la construction du rapport à l'autre sexe. L'amitié permet de retomber dans le groupe de mettre en scène le couple. Le groupe fait des réputations, il est violent; le groupe permet aussi la relation, joue l'intermédiaire, le confident, le tampon. Tout autant qu'il est agressif, le groupe peut faire intervenir des éléments pacificateurs des relations entre les filles et les garçons.

Un participant.

Les garçons dominants sont dominés par la domination. Les filles sont-elles conscientes que la domination des garçons, très locale, n'est en partie qu'une illusion, en tout cas qu'une bien faible domination? Si oui, quelles conclusions en tirent-elles? Perçoivent-elles la possibilité de dominer ailleurs et autrement?

Isabelle Clair.

Les dominés, en l'occurrence les filles, ont moins accès à la conscience du rapport de domination que les dominants. Le fait que cette domination intervienne dans le cadre d'une domination sociale plus large a des effets sur le rapport de domination et les réponses éventuelles des filles. Et ce sont les filles les plus dominantes parmi les filles qui sont les plus résistantes face aux garçons les plus dominés par les garçons, car tout cela n'est pas univoque, notamment dans le discours. Bien des filles disent dominer leur grand frère par la parole. D'où la possibilité pour les filles de dominer ailleurs. Les filles étant plus « dociles », elles réussissent à l'école, dans le primaire et dans le secondaire. Elles s'intègrent mieux professionnellement et dans d'autres espaces que les quartiers populaires. Elles transfèrent leurs compétences ailleurs. C'est aussi, entre autres, un effet de la domination masculine. Elles intériorisent la règle et sont donc plus à l'aise en général dans la règle scolaire que les garçons.

« Les filles perçoivent-elles La possibilité de dominer ailleurs et autrement ? »

Sur l'idée que la domination sociale renforce la violence machiste, je vous renvoie à la thèse de Christelle Hamel qui travaille sur l'effet du racisme sur la domination masculine et sur la façon dont le racisme renforce la domination.

Dans les études sur la violence envers les femmes, le milieu social ne joue pas sur l'expression de la violence masculine, autrement dit on ne tabasse pas plus dans les cités que dans le XVIème arrondissement. Une seule chose agit sur la violence, à savoir la précarité, le racisme faisant partie des éléments de précarité. Dès lors que la « boîte à outils » de la virilité est atteinte par la précarisation, le chômage, le racisme – qui est plus sensible que l'appartenance sociale – les deux s'articulent et renforcent la domination masculine.

Bertrand Julien,

Cabinet de M. Roger Mader, maire du XIX^{ème} arrondissement.

On a parlé de la cité, des maisons de quartier. À quinze/dix-huit ans, les jeunes vont au collège et au lycée. La structuration y est différente, la mixité des origines diverses, les jeunes provenant de quartiers autres. Le grand frère n'accompagne pas sa sœur dans la classe ni dans la cour du collège. Ces lieux sont-ils des lieux de plus grande liberté?

Isabelle Clair.

Quand un collège où se rendent les jeunes d'un quartier n'est pas rattaché à un lycée où sont inscrits les aînés, la marge de liberté est relativement grande. Des couples formés à l'école peuvent ne pas être visibles dans le quartier. Les petits qui pourraient les dénoncer courent un risque en le faisant. Un équilibre de la terreur permet que la cour du collège devienne un espace de liberté. Toutefois, y compris lorsque les logiques sont un peu cassées, puisque tous les enfants d'un même quartier ne se retrouvent pas dans le même établissement scolaire, il n'en reste pas moins que tout le monde se connaît. De même, la mixité sociale est très relative dans les établissements scolaires, puisque directement corrélée au lieu d'habitation. C'est à la fois la copie en tout petit d'un quartier, régi par les mêmes normes, avec parfois plus d'espace de liberté, essentiellement dans les collèges.

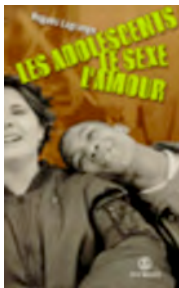
Julien Fumet,

cabinet de M. Caresche, mairie du XVIII^{ème} arrondissement.

Des études ont-elles été réalisées sur ce type de problématique ou s'agit-il d'un nouvel objet d'étude? Il eût sans doute été intéressant de procéder à comparaison avec les années soixante.

Isabelle Clair.

Dans le champ sociologique, les rapports sociaux de sexe ne sont étudiés que depuis trente ans et ce par des femmes. Ces travaux sont donc moins « audibles », il en va encore ainsi. L'approche porte sur le travail domestique et le rapport au politique. Citons toutefois un ouvrage écrit par un homme, Hugues Lagrange³, *Les Adolescents, le sexe et l'amour*, qui contient un chapitre sur les quartiers populaires.



*Les adolescents,
l'amour et le
sexe par
Hugues
Lagrange*

³ Hugues Lagrange est sociologue, chercheur au CNRS. Il a notamment publié "La Civilité à l'épreuve" (PUF, 1995), "Les Adolescents, le sexe et l'amour" (Syros, 1999) et "De l'affrontement à l'esquive" (Syros, 2001).

D'un point de vue historique, les sociologues présents sur le terrain dans les années 70 n'ont étudié que les garçons, les représentations de la virilité. Ils ont décrit les rapports entre les hommes et les femmes, mais du seul point de vue masculin. Citons les travaux de Gérard Mauger⁴ qui a travaillé sur les loubards et les bandes, donnant une perspective. Mais il ne vient que d'introduire les filles dans son modèle. Je citerai également l'ouvrage de Laurent Muchielli⁵ *Le scandale des tournantes*. Il a une perspective de déconstruction de la grande nouveauté que constitueraient les viols collectifs. Il démontre qu'il y a trente ans la construction de la virilité passait par le viol collectif.

François Dubet⁶ a été le premier à se rendre dans les cités. L'ouvrage « La Galère » a été écrit en 1987, mais il n'étudie que la population masculine.

Laurent Mucchielli – Cet extrait d'article est paru dans la revue *Sciences de l'Homme et de la Société*, n° 75 (2005), sous le titre: *Tournantes. Un incendie médiatique à démystifier*.

On ne saurait penser le présent sans connaissance du passé. En l'occurrence, le viol collectif est un comportement juvénile qui traverse toute l'histoire des sociétés urbaines. Dans son étude de la violence dans les villes françaises à la fin du Moyen-Âge, Nicole Gonthier écrit par exemple que « le viol, et surtout le viol collectif, se pratique de façon obsédante ». À l'époque, on pratique le rapt de femmes à des fins de viols collectifs, en particulier dans les milieux estudiantins. Pour cette historienne, la situation est liée au déséquilibre des sexes, au contrôle des jeunes femmes par leurs familles et à l'étroitesse du marché matrimonial, situation qui provoque une misère sexuelle chez les jeunes hommes célibataires et peu argentés. Dans ce contexte, mais aussi dans le cadre de ces sociabilités juvéniles, le viol collectif peut être compris comme « un rite de virilité entre jeunes mâles, comme une de ces orgies bacchiques qui sanctionnaient jadis les initiations ».

Beaucoup d'autres exemples pourraient être produits, sur des périodes plus ou moins anciennes. Attardons-nous ici sur les années 1960 car il existe un important corpus de recherches sur la délinquance juvénile, produites notamment au centre de recherches de l'Éducation surveillée à Vaucluse. À cette époque, le débat public est marqué par le surgissement de la figure des « Blousons noirs ». Et, parmi les choses les plus graves qui leur sont reprochées, figurent précisément les viols collectifs (« viols en réunion », selon la catégorie juridique).



*La galère:
jeunes en
survie*
par
**François
Dubet**

⁴ Gérard Mauger "Les Bandes", *le Milieu et la Bohème populaire: études de sociologie de la déviance des jeunes des classes populaires* (1975-2005).

⁵ Laurent Mucchielli est chercheur au CNRS, enseignant à l'université Versailles Saint-Quentin en Yvelines, directeur du Centre de recherches sociologiques sur le droit et les institutions pénales (CESDIP, UMR 2190). Auteur notamment de "Violences et insécurité, fantasmes et réalités dans le débat français" (La Découverte, 2001) et "Le scandale des « tournantes »". *Dérives médiatiques et contre-enquête sociologique* (La Découverte, 2005) et codirecteur de *Crime et sécurité: l'état des savoirs* (La Découverte, 2002).

⁶ François Dubet, *La galère: jeunes en survie*, Paris, Ed. Fayard, 1987.

Un participant.

Aujourd'hui, les enquêtés enquêtent sur l'enquêteur. Pour qu'ils acceptent de répondre à vos interrogations, quelles questions les jeunes vous ont-ils posées et quelles réponses leur avez-vous apportées qui ont pu dénouer la méfiance ?

Isabelle Clair.

Je me rendais sur le terrain d'étude en RER, mai, bien entendu, ma Lamborghini m'attendait deux stations plus loin ! Ce sujet a suscité bien des fantasmes. J'étais pour eux la bourgeoise, blanche. J'avais l'avantage de ne pas être identifiable comme quelqu'un du quartier. Je n'avais donc pas un enjeu fort à trahir quiconque. Je n'étais pas non plus identifiée comme appartenant à telle ou telle communauté locale. Extérieure, je n'étais pas susceptible d'entrer dans le jeu de tel ou tel.

Autre avantage : je portais une alliance. Dans la mesure où je suis une femme et que je suscitais un discours sur la sexualité, j'étais convoquée dans ce rôle : on avait le droit de m'en parler et je pouvais en parler parce que j'étais appropriée par un homme.

Pour susciter les discussions entre filles, j'ai joué sur l'entre-soi féminin, sur le rôle de la copine, et avec les garçons sur la séduction quand il fallait. J'étais codée comme fille, je le savais et j'en ai souvent usé sur le registre de la « vanne ». Dans l'interaction de face à face, je suis dominée, parce que je suis une fille. Je vannais donc les garçons un peu réticents en leur demandant de quoi ils avaient peur. J'ai atténué la domination sociale – sans jouer pour autant la racaille de cité ! – en n'insistant pas trop sur les diplômes, encore qu'il fallait que j'affiche quelques références pour que cela fasse sérieux. « On ne donne pas son temps à n'importe qui ». Parallèlement, je jouais la féminité ; les garçons avaient ainsi la possibilité de me dominer ; ils avaient également moins peur, car le face-à-face est intimidant.

*« Le projet,
aussi petit soit-il,
ne peut être que
collectif. »*

Pour résumer, l'enquête des enquêtés est très forte ; il existe des moyens de la déjouer.

Annexes

Des espaces sexués, Des femmes invisibles

par **Horia Kebabza**, doctorante en sociologie, Université Toulouse-le-Mirail — Tiré des actes du colloque « L'immigration côté femmes » organisé le 1er décembre 2004 à Amiens

Assiste-t-on à une réelle « régression » de la condition des jeunes filles dans les quartiers populaires? Ou faut-il attribuer cette aggravation à l'absence de regard porté sur ces jeunes femmes durant tant d'années, à l'indifférence générale concernant leurs conditions de vie, leurs statuts socio-économiques et leur infériorisation, autrement dit à leur invisibilisation?

Une démarche rigoureuse nécessite de replacer les comportements dans leur contexte de production.

Pourtant, malgré la diversité des quartiers d'habitat social à travers l'ensemble du territoire national, et l'hétérogénéité des trajectoires des « jeunes des quartiers », certaines logiques sociales, certaines sociabilités dépassent les spécificités locales. Ce qui suit peut donc participer à une réflexion plus vaste, même si elle n'est pas totalement généralisable.

Il s'agit à la fois d'explorer les modalités de reproduction des rapports sociaux de sexe dans les quartiers d'habitat social, et de comprendre les effets de genre dans l'analyse des violences que subissent les jeunes filles, en articulant public/privé. Autrement dit, comment s'opère la socialisation des filles et des garçons issu-e-s de l'immigration post-coloniale dans les quartiers populaires aujourd'hui? Quelles sont les modalités de leur insertion dans l'espace public? Reconnaît-on des stratégies différenciant les itinéraires? Mais aussi d'interroger les effets pervers d'une « ethnicisation » de certains problèmes ou phénomènes sociaux (comme les violences faites aux filles dans l'espace public, ou certaines violences intrafamiliales perçues comme spécifiques...), qui comporte le risque de renforcer les représentations associées aux descendant-e-s de migrants: la figure du « jeune arabe » d'un côté, de la « beurette » de l'autre, par un double processus de naturalisation des violences des garçons, et de victimisation des filles. Car, si une violence spécifique existe et se développe dans les quartiers populaires à l'encontre des filles, nous faisons l'hypothèse qu'elle est davantage liée aux phénomènes migratoires et au regard que porte la « société d'accueil » sur cette population, qu'à

une quelconque appartenance culturelle ou religieuse. Ajoutons que la plupart des familles résidant dans ces « quartiers » faisant partie des couches sociales les plus défavorisées, connaissent des conditions (socio-économiques) de vie difficiles et précaires.

Des espaces sexués

Les relations de genre dans les « quartiers » sont surdéterminées d'une part, par des normes sexuées, et un important repli viriliste; d'autre part par l'esprit « villageois » « des cités » qui implique un contrôle social sous-tendu par la logique des réputations. C'est en observant les coulisses, au-delà d'une avant-scène présentant des « bandes » de garçons, et des filles absentes ou « invisibles », que nous avons accédé à une meilleure compréhension de cette réalité.

Ayant fait de l'espace public de proximité leur propriété, leur quartier étant un des seuls lieux où les jeunes hommes peuvent trouver des preuves de leur masculinité, ils réactualisent le clivage masculin/féminin sur la partition du public/privé. Ainsi s'opère une ségrégation par exclusion des jeunes filles de ces espaces publics. C'est de la sorte que les garçons se sont assurés une certaine visibilité et que la question sociale posée par les « banlieues » se conjugue bien souvent au masculin.

Résister à la domination

Pourtant, les jeunes filles, par la négociation, le compromis et diverses autres stratégies, modifient la donne et bouleversent deux systèmes: la sphère privée familiale, qu'elles parviennent plus ou moins à maîtriser, et la sphère publique du quartier, où leur présence croissante pose la question de l'appropriation de l'espace. Ce dernier devient un enjeu dans les rapports entre filles et garçons, mais c'est aussi un « droit de réponse » à la société française qui n'a pas su (voulu?) voir que les inégalités spatiales sexuées maintiennent les discriminations que ces jeunes femmes ont à subir dans d'autres champs de la vie sociale (l'éducation, le travail, le politique...). Car, « si l'espace est le produit et l'initiateur de rapports sociaux dissymétriques entre les sexes, alors sa maîtrise est source de pouvoir ». Dès lors, les jeunes filles s'engagent, consciemment ou non, dans des formes de microrésistances face à des hiérarchisations sociales et/ou sexuelles, et des stratégies individuelles ou collectives différenciées apparaissent en fonction des mobilités au sein de l'espace public.

Les jeunes filles jouent avec les frontières de territoire et/ou

de sexe, et se déplacent sur un axe visibilité-invisibilité pour répondre à la difficulté d'exister dans ces espaces. Selon la perception ou la désignation sociale dont elles font l'objet, elles se déplacent sur cet axe en fonction du poids de la rumeur, des réputations qui se font et se défont, et de la « note » qu'elles se verront attribuer sur le « marché matrimonial ». Face aux injonctions et aux logiques de pression, elles répondent par une certaine vitalité et des stratégies de contournement de la domination subie, qui naviguent entre conformité à la norme, stratégie d'invisibilité et dépassement des frontières de genre.

Pourtant, quelles que soient les expériences et pratiques, souvent individuelles, qu'elles développent, elles peinent à renverser la tendance à la virilisation des quartiers. Et force est de constater qu'une véritable mobilisation collective n'est pas à l'ordre du jour..

La problématique visibilité/invisibilité

L'invisibilité supposée des filles, que nombre d'acteurs sociaux continuent à percevoir comme cantonnées dans l'espace privé et domestique, espace de discrétion, accentue leur difficulté à exister dans la sphère publique. Or, l'observation révèle que leur mode d'occupation des espaces de proximité résidentielle diffère de celui des garçons. Si ces derniers ont des lieux de rencontre fixes, les filles ont tendance à déambuler, à être en mouvement. Elles sont en revanche plus nombreuses que les garçons à avoir une vie à l'extérieur du quartier. Autant d'éléments qui contribuent à rendre leur présence moins visible.

Afin de se rendre invisibles, car l'invisibilité c'est pouvoir exister en dehors du regard de l'autre, les filles mettent à profit les déplacements, souvent par petits groupes, au centre-ville ou dans d'autres quartiers où leur anonymat sera respecté. Il semble pourtant que les mobilités acquises restent étroitement soumises à la vie scolaire, professionnelle ou domestique.

Elles jouent de cette invisibilité en fonction des espaces, et certaines ne souhaitent pas investir les lieux publics des quartiers, pour mieux exister ailleurs. Une hiérarchisation est mise en œuvre selon une logique qui s'étend de l'espace privé à des espaces inconnus ou anonymes. Mais l'anonymat

ne supprime pas le stigmate, les jeunes filles racontent volontiers les réactions de rejet qu'elles subissent en centre-ville; quant à celles qui portent un hijab, leur invisibilité dans les « cités » a pour corollaire une très forte visibilité, souvent stigmatisante, « hors quartier ».

Dans la famille, certaines jeunes filles prennent conscience de l'inégalité des rapports de genre. Les compétences acquises dans cet espace, liées à un certain dépassement du binaire masculin/féminin (avec des jeunes filles en position « d'homme social » dans la relation aux administrations notamment), modifient la répartition des rôles et l'ordre familial.

D'autres intériorisent le modèle familial contemporain avec ses mutations, qui se caractérise par une tendance à la promotion de l'individu et vers plus d'égalité des sexes, mais il coexiste et est mis en contrepoint avec un modèle plus traditionnel et patriarcal, celui de la « famille maghrébine », qui lui serait encore doté d'une certaine solidarité. C'est sans doute pour cette raison que bon nombre de jeunes femmes, conscientes que l'ascenseur social est en panne, délaissent plus volontiers les ambitions scolaires de leurs aînées, et utilisent la famille et le mariage comme stratégies de réalisation sociale.

Se rendre invisible, c'est aussi dépasser les frontières de genre, soit en assumant le fait de n'être plus considérée comme « la femme idéale » et ainsi en renversant l'étiquette d'une mauvaise réputation pour se créer des espaces de liberté et d'autonomie supplémentaires, soit en adoptant des conduites masculines pour masquer une féminité envahissante et devenir « crapuleuse », statut qui confère une certaine quiétude au sein du quartier: « *Et puis de toute façon, si j'étais en habit de fille, avec pantalon serré et petit haut et tout ça quoi, ils m'appelleraient la pute, donc à choisir, je préfère la crapuleuse* ».

En subvertissant la muliérité – définie comme le statut de soumission et l'autodépréciation inhérente au vécu de soumission conféré aux femmes dans les rapports sociaux de sexe – les filles parviennent ainsi paradoxalement à la fois à être visibles, à pouvoir évoluer au sein de l'espace des

Muliérité

Alors que l'adhésion des hommes aux critères de virilité s'interprète comme une défense contre la peur et la souffrance engendrées par le travail, les défenses des femmes contre l'absence chronique de reconnaissance consistaient en une aliénation de leur subjectivité dans le statut de soumission. La

muliérité n'est donc pas symétrique de la virilité. Alors que la virilité, identité de genre socialement construite, peut servir d'identité d'emprunt en ce qu'elle est promesse de valorisation, la muliérité ne renvoie qu'à la dépréciation et à l'effacement de soi. Quoi qu'il en soit, l'identité sexuelle ne peut se construire que par une mise à distance

du social, par différenciation par rapport à l'identité de genre.

Dans Santé des Femmes et conditions de travail Par **Denise Renou-Parent** et **Jocelyne Machefer**
Cahier Santé et médecine du travail
n° 17 — octobre/novembre 2001.

« quartiers », et invisibles en tant que femmes puisque l'adoption de comportements masculins, notamment dans leur langage et leur tenue vestimentaire, vient annuler leur part de féminité. Quant aux jeunes filles qui portent le hijab, ce voile leur permet sans doute de s'invisibiliser et donc d'évoluer plus « librement » dans leur quartier, tout en conservant une identité féminine intacte. Si nombre d'entre elles endossent le hijab pour être « tranquilles », nous pouvons y voir une forme de stratégie de contournement de la domination pour acquérir un nouveau statut. Mais l'observation et les entretiens avec les jeunes filles révèlent que le clivage entre jeunes filles « sérieuses/pas sérieuses » va bien au-delà du port du hijab, qui est loin de constituer une condition nécessaire ou suffisante pour être perçue comme « respectable ».

La chaleur de la communauté du quartier

Ne peut-on faire l'hypothèse que ces jeunes filles tirent des bénéfices secondaires à cette domination ? Comme le fait de s'épargner des ruptures familiales douloureuses, de bénéficier d'une présumée « protection » de la part de leurs frères, ou d'un soutien en cas de difficultés ? Ou encore d'entretenir le sentiment d'appartenance à une communauté par le simple fait « d'être ensemble » dans le quartier, ce qui donne accès à une reconnaissance, déniée par ailleurs, par le biais de cette « chaleur du proche » caractéristique de l'espace privé qui permet de résister à la « trivialité du social » ? Et tout en réduisant les conflits, elles se créent des espaces d'autonomie, à l'abri des regards et tentent d'élargir leurs espaces de liberté sans rompre de manière brutale avec la famille. De fait, ces pratiques témoignent de transformations, et aujourd'hui c'est leur visibilité croissante qui fait de la mixité des espaces publics une question cruciale.

Les garçons dévoilent parfois, au détour des entretiens, leur envie d'échapper aux injonctions de virilité et à la spirale de la « galère » : en évoquant la rencontre amoureuse, le mariage (souvent avec une jeune fille du « bled »), la possibilité de partir ailleurs, et parfois l'adoption d'une identité musulmane positive. Le travail d'interprétation de l'adoption d'une identité musulmane par certain-e-s jeunes reste à faire. Mais il n'est pas exclu de supposer une instrumentalisation de l'islam par les garçons, notamment pour reconquérir des positions et restaurer une identité masculine mise à mal. Face au regard extérieur prompt à catégoriser des regroupements entre semblables, à figer les garçons dans la figure inquiétante du « jeune arabe » qui officie en « bande », émerge une possible distanciation dans la confrontation entre pairs, seule issue pour se libérer du sentiment tenace d'un destin tout tracé.

En définitive, les « cités » sont des territoires que chacun-e s'approprie différemment en fonction de son âge, de son sexe, de son itinéraire. Et l'appartenance au quartier apparaît quelquefois comme une ressource identitaire pour répondre aux déficits de toutes sortes auxquels les habitant-e-s sont confronté-e-s. Image idéalisée d'une communauté créatrice de liens, de solidarités, pour répondre et renverser le stigmate en capital positif. Image plus ou moins éloignée de la réalité, car chacun-e garde en soi l'envie de se démarquer, de se défaire de cette logique d'attachement, de mettre en place des stratégies individuelles pour « s'en sortir », ce qui signifie bien souvent quitter la « cité ». Le modèle de vie espéré se traduit dès lors par des aspirations tout à fait conformes aux valeurs de la culture individualiste dominante : un emploi, une maison, une famille pour échapper à la ségrégation sociale et spatiale que subissent les habitant-e-s des quartiers d'habitat social. Ségrégation qui conforte un fonctionnement « néocommunautaire » et certains types de sociabilités qui renforcent à leur tour les phénomènes de ségrégation sexuée.

Instaurer d'autres rapports sociaux

L'enjeu pour notre société consiste non seulement à reconnaître les violences extrêmes ou non, subies par des femmes, et exercées par des hommes. Mais aussi à comprendre le degré de « tolérance » à la violence de ces femmes – qui s'enracine me semble-t-il dans le racisme et le sexisme – face à notre propre « intolérance » à ces mêmes violences.

Quant aux jeunes hommes, l'urgence est de réfléchir au nécessaire affranchissement d'une injonction à la virilité obligatoire, liée à leur statut d'hommes des milieux populaires, d'origine immigrée, dont la force de travail – en opposition à celle de leurs pères – est largement dévaluée. De plus, pour certains, cette prescription virile est source de souffrances et les oblige à une certaine « schizophrénie », quand d'autres laissent entendre à demi-mot qu'ils n'ont rien à y gagner. Et si, pour la majorité des jeunes hommes des quartiers populaires, le prix à payer pour « lâcher » la virilité paraît encore trop élevé, il semble peu probable qu'ils parviennent à l'investir ailleurs, dans la sphère du travail par exemple.

Focaliser l'attention sur le statut inégal des femmes dans les « quartiers », et sur des hommes symbolisant à eux seuls la domination masculine (ces jeunes hommes auraient donc le monopole du sexisme, du machisme et de ses traductions les plus violentes ?) comporte une double particularité : celle d'atténuer l'infériorisation des femmes dans notre

société, et celle de disqualifier une culture et une identité « arabo-musulmane » jugées trop « visibles » et bien trop éloignées des valeurs républicaines. Ultime injonction paradoxale en direction d'une population dont l'étrangeté naturalisée serait de toute façon irréductible à l'intégration...

L'approche de genre vient confirmer que ce qui se joue dans les quartiers est une forme exacerbée des rapports sociaux de domination que l'on peut observer dans l'ensemble de la société et qui s'inscrit dans ce continuum où les violences conjugales concernent en France une femme sur dix. Ainsi, la différence avec d'autres catégories sociales où le clivage masculin/féminin est moins accentué, tend à creuser l'écart entre ces quartiers de tous les dangers, habités par de nouvelles « classes dangereuses » et le reste de la société, où pourtant, malgré de belles avancées, une égalisation des situations des hommes et des femmes dans la famille, à l'école, au travail ou dans la vie politique reste à faire.

Banlieue sous castration, texte tiré de *Le sexe faible des ados: sexe-machisme et mythologie du cœur*, par **Serge Cottet**, *La Cause freudienne* — octobre 2006

C'est le moment de préciser que le clivage ville-banlieue s'impose comme discriminant les mœurs sexuelles des adolescents. On y trouve un curieux mélange de sexisme archaïque, de sentimentalisme désuet, des élans de courtoisie, un cynisme obscène et violent parfois chez les mêmes comme si l'éclatement et les embrouilles du sexe provoquaient par eux-mêmes des hiérarchies et des exclusions.

Le binaire du sexe et du sentiment se trouve compliqué par les différents objets féminins que discriminent aujourd'hui les jeunes banlieusards: une pluralisation qui correspond à plusieurs fonctions autant d'initiation que de consommation. L'objet trouve sa place dans une hiérarchie entre les deux. On distinguera les vierges et les autres, et parmi ces dernières les cochonnes, les chiennes, les salopes (les grandes et les petites), les vicieuses, les gratteuses. À côté de ça, le flirt.

L'histoire « du flirt », notamment chez les adolescents, montre la persistance de son indépendance par rapport à la sexualité, son autonomie par rapport au plaisir préliminaire. « Moins de 15 % des adolescents font les premières caresses à la personne même qui a été le partenaire du premier baiser, et un pourcentage plus faible encore prati-

que le coït avec cette personne. L'enjeu du flirt n'est donc pas dans l'immédiat l'accès à des rapports génitaux « surtout pour les adolescentes ».

Le psychosociologue est troublé par l'importance qu'accordent les garçons des cités à la classification des filles « dans un contexte historique où les jeunes générations ont effacé les limites sur lesquelles se fondaient les prohibitions et les interdits ». Les codes sexuels semblent hypersocialisés poussant les jeunes à rechercher des contacts à l'extérieur. On garde donc le binaire: permanence et révolution.

La prétendue apathie revenons-y, est contrebalancée par des affects et des comportements plus inquiétants tels que la drogue et l'alcoolisme des jeunes, surtout quand leur rôle est établi dans les passages à l'acte suicidaire, les violences et les sévices sexuels. Cynisme et sadisme saisissent aujourd'hui de jeunes tortionnaires de quinze ans. Difficile d'inscrire les tournantes dans l'hyper consommation. L'indifférence à la gravité du viol ne ressortit certainement pas aux théories sexuelles infantiles. Les filles s'y mettent aussi, paraît-il, submergées par l'envie, la jalousie, la haine de l'alter ego et torturent leurs voisines. Il est probable que l'exutoire de la fête ne parvienne pas à la catharsis du plus-de-jouir sans ces débordements.

En contraste avec le couple unisexe, des observateurs mettent maintenant en évidence des asymétries qui, dans leur grande majorité, ne sont pas en faveur du garçon, notamment « les moins éduqués ». On aimerait avoir des données à la Durkheim sur le degré de jalousie des uns et des autres. Il apparaît que les rôles sont renversés à cet égard: les garçons amoureux « sont confrontés à des situations qui étaient typiquement celles qui s'imposaient aux filles: être quitté un peu brutalement ou être « partagées » ». Jaloux comme des tigres, le changement des mœurs met les garçons en porte à faux. Cela d'autant plus que le discours féminin l'emporte. Ou le mâle se rebiffe ou il se civilise. Il y a des statistiques à ce sujet. Chez les garçons croit-on savoir « l'amour, qui était énoncé comme le motif des rapports sexuels dans 40 % des cas en 1970, l'est dans près de 65 % des cas en 1990 » Les filles, auraient-elles été entendues?

On appréciera les déclarations d'une jeune fille des cités: « ...en général, ce qu'ils (les hommes) veulent, c'est qu'on soit en dessous, quoi. Ils veulent pas qu'on soit égales. ». Un film attachant: « L'esquive » de Abdellatif Kechiche, décrit admirablement le contraste entre la permanence du sentiment amoureux et l'absence de tout discours dans lequel l'inscrire. Où l'action se situe, la rhétorique roman-

tique ne court pas les rues. Le drame est que, d'une part, elle survit dans des livres, et que, d'autre part, elle n'est remplacée par rien.



De jeunes beurs scolarisés sont enrôlés par un instituteur dans un groupe de théâtre. Ils jouent du Marivaux. Les filles ne s'en débrouillent pas mal; l'une d'entre elles, notamment, en rajoute dans la coquetterie avec un talent naturel mélangeant la rhétorique la plus pointue au parler banlieue. Le décalage est parfait: une vraie coquette de banlieue se dédouble et fait semblant de coquetterie dans *les jeux de l'amour et du hasard* sans bien comprendre ce qu'elle dit. Un jeune ado transi d'amour, peu loquace, croit devoir prendre la place qu'occupe sur la scène du théâtre son rival et donner la réplique à la belle. Finalement, il y arrive, sauf qu'il ne comprend pas un traître mot de la déclaration d'amour qu'il lit avec une élocution impossible et en oubliant la moitié du texte. Puis c'est la panne, il est muet, tragique. C'est peu dire que les mots lui manquent. La langue de l'amour lui est inconnue, il sait seulement qu'elle existe dans l'Autre. Le jeune arrive à se convaincre de la nécessité de la parole d'amour en pareilles circonstances et de l'impuissance qui résulte de l'impossibilité de dire. Le plus fort n'est pas le décalage entre le verlan et Marivaux car à aucun moment le jeune homme n'est comique; le tragique réside dans la certitude qu'à ce dernier d'être dépossédé du dire qu'il faut en la circonstance.

Les spécialistes avouent le divorce qui existe entre les demandes affectives des deux sexes à l'adolescence. Si l'on ajoute à cela que les garçons de banlieue « sont fermés à l'interrogation sur leur vie affective », on peut alors considérer que la vie sexuelle des jeunes banlieusards cristallise la plupart des questions d'aujourd'hui sur l'adolescent. C'est ce que confirment les faits divers lorsqu'ils mettent en évidence l'émancipation des filles confrontées à la protestation virile.

« Les Bandes, le Milieu et la Bohème populaire: études de sociologie de la déviance des jeunes des classes populaires » (1975-2005) — Gérard Mauger

Commentaire par Micheline Rousselet,
professeure de sciences économiques et sociales

Résumé

Étudier les jeunes des classes populaires, des loubards de la seconde moitié des années 1970 aux jeunes des cités en 2005, permet à Gérard Mauger, sociologue et directeur de recherche au CNRS, de mettre en évidence les ressemblances, mais aussi les variations du style de vie du monde des bandes et de dresser une typologie des jeunes des cités.

Commentaire critique

L'auteur s'appuie sur deux séries d'enquêtes réalisées à Paris et en proche banlieue, la première à la fin des années 1970, la seconde de la fin des années 1990, aux émeutes de 2005. Les concepts et l'approche utilisée le placent dans la lignée de Pierre Bourdieu.

Pour l'essentiel, chaque « mode de génération » peut être défini par un état du système scolaire, du marché du travail, y compris illégal, et un état de l'offre de biens symboliques. La question que se pose d'abord Gérard Mauger est de savoir comment on est passé des « banlieues rouges » aux « quartiers sensibles », des « classes laborieuses » aux « classes dangereuses », des « métallos » aux « jeunes des cités ». Pour cela, il faut faire appel à de nombreuses explications: dégradation de la condition ouvrière, transformations du système scolaire, rénovation des villes ouvrières, vagues d'immigration maghrébine, transformation de l'encadrement des jeunes des classes populaires, apparition d'une économie souterraine, etc. Gérard Mauger écrit: « Alors que les bandes de « loubards » des années 1970 étaient d'abord définies par leur appartenance aux classes populaires, les bandes des « jeunes des cités » aujourd'hui sont d'abord identifiées par leurs « origines ethno-religieuses ». Alors que dans la plupart des cas, les premiers s'étaient précocement autoéliminés de l'école, les seconds ont dû subir la disqualification scolaire. Alors que, en dépit de leur faible bagage scolaire, les premiers s'inséraient sans trop de difficultés sur le marché du travail, les seconds sont le plus souvent chômeurs, stagiaires ou intérimaires. Alors que les premiers habitaient des quartiers ouvriers ou dans des grands ensembles dotés du confort moderne, les seconds sont relégués dans « des quartiers sensibles ». Alors que les pratiques illégales des loubards se cantonnaient à la « baston » et à des « vols utilitaires », les jeunes des cités fauteurs « d'incivilités » et de « violences urbaines » sont

plus investis dans l'économie souterraine (*deal* et *business*). » La première partie aborde un certain nombre de questions méthodologiques, montre ce que les enquêtes sur les jeunes des classes populaires doivent à la conjoncture sociologique et politique et s'intéresse aux interactions entre sociologue et jeunes dans ce type d'enquête. La seconde partie est consacrée au « monde des bandes » et aux loubards des années 1975-1980. Elle permet de mettre en évidence quelques invariants des formes de sociabilité masculine, en particulier une forte adhésion aux « valeurs de virilité ». La troisième partie est consacrée à l'espace des styles de vie déviants des jeunes des classes populaires avec l'apparition et la diffusion de la consommation de drogues dans les cités des banlieues populaires dans les années 1970-1980. De la consommation de drogue caractéristique de la contre-culture lycéenne et étudiante, on passe à un « fléau social », de la consommation de cannabis et de LSD à la « défonce » avec « n'importe quoi » (héroïne, médicaments, solvants). Cette évolution a favorisé la mise en place d'un marché illégal très lucratif qui a modifié les rapports entre le monde des bandes et celui de la délinquance.

Gérard Mauger distingue parmi les jeunes des classes populaires ceux qui ont « un mode de vie conforme » et ceux qui ont « un mode de vie déviant ». Pour chaque groupe, il introduit l'idée d'une structure tri polaire des modes de vie. À l'espace tri polaire des modes de vie conformes (pôle viril du sport ou du monde militant des services d'ordre, pôle de l'embourgeoisement avec ceux qui cherchent à se mettre à leur compte en devenant artisans ou commerçants, pôle de l'intellectualisation) répond un espace tri polaire des styles de vie déviants. On peut y distinguer les bandes (loubards) du côté des valeurs guerrières, la bohème populaire avec les « babas » du côté des valeurs culturelles et « le milieu » (les casseurs) du côté des valeurs économiques. Ce modèle permet de bien comprendre aussi les cas de conversions réussies du mode de vie déviant au mode de vie conforme. La quatrième partie s'attache aux transformations du monde des bandes entre 1980 et 1995. À la structure tri polaire se superpose une structure bipolaire avec des « établis » d'une part et des marginalisés d'autre part. Dans le monde des bandes, le souci de « sauver la face » malgré la disqualification scolaire et professionnelle passe toujours par l'affirmation de valeurs de virilité, mais implique aussi la recherche d'alternatives au salariat (*deal* et *business*) qui permettent une accumulation de capital économique et symbolique (être reconnu comme « quelqu'un »). La valorisation de la richesse associée au *business* rapproche culturellement et pratiquement le monde des bandes de celui du « milieu ». Enfin, la bohème populaire s'exprime

aujourd'hui dans deux pôles, l'un associé à la culture hip-hop, l'autre en quête de salut religieux.

Un épilogue est consacré à « l'émeute » de novembre 2005. L'analyse proposée met en évidence les transformations des catégories de perception politiques, médiatiques, sociologiques et profanes des jeunes déviants des classes populaires. Puis Gérard Mauger s'interroge sur le caractère politique de cette émeute, qui avait provoqué bien des débats. Pour lui, cette émeute est politique car elle exprime une indignation collective contre une violence d'État illégitime. Mais « parce que, en l'absence d'un travail de politisation depuis longtemps abandonné dans les ex-banlieues rouges, les formes d'expression de l'émotion populaire s'apparentaient plus aux révoltes des siècles passés qu'aux manifestations traditionnelles, cette rébellion se situe hors cadre par rapport au répertoire légitime de l'action collective et apparaît comme une révolte « protopolitique » susceptible d'être « politisée », mais aussi dépolitisée, convertie en mouvement identitaire, *etc.* ».

La condition des jeunes filles s'est dégradée dans les quartiers difficiles par Pascale Krémer et Martine Laronche — *Le Monde*, édition du 20 novembre 2002

Les violences et les harcèlements machistes, dont des faits divers récents ont été la manifestation extrême, compliquent la vie des adolescentes dans les cités. Face au système de domination masculin qui s'est mis en place ces dix dernières années, elles sont obligées de se protéger en permanence.

Début octobre, Sohane, 17 ans, est brûlée vive à Vitry-sur-Seine (Val-de-Marne), par un garçon avec qui elle s'était querellée. Fait divers aussi tragique qu'isolé ou manifestation extrême d'une dégradation de la condition féminine en banlieue? La réponse ne fait désormais plus de doute pour les responsables de la Fédération nationale des maisons des potes, réseau d'associations implantées dans les quartiers, qui constate une dégradation « *flagrante et rapide* », depuis le milieu des années 1990, de la situation des femmes, et notamment des jeunes filles, en banlieue.

« *Le meurtre de Sohane a suscité énormément de discussions,* » témoigne Fadela Amara, présidente de la Fédération des maisons des potes, proche de SOS-Racisme. Beaucoup de filles des quartiers nous ont contactés pour nous dire qu'elles en avaient ras le bol. Exaspération dont témoignait déjà

l'écho rencontré par les dernières initiatives de la Fédération : les états généraux des femmes des quartiers, en janvier, à la Sorbonne ; la pétition « *Ni putes ni soumises* », qui devrait être remise le 8 mars au premier ministre ; ou encore la future Marche nationale des femmes des quartiers, en février.

La pétition est accompagnée d'un manifeste où les femmes se disent « *oppressées socialement* », « *étouffées par le machisme des hommes de nos quartiers qui, au nom d'une « tradition », nient nos droits les plus élémentaires* ». Désabusée, une militante associative de Cergy (Val-d'Oise) observe : « *J'ai 30 ans, je n'étais pas insultée lorsque j'étais adolescente. On assiste à une masculinisation de la rue.* »

Pression permanente

Les jeunes filles des quartiers doivent désormais vivre sous le contrôle social de la cité, et supporter la violence et les harcèlements machistes. « *Il ne s'agit pas de stigmatiser la banlieue*, se défend Hélène Orain, qui, pour la Fédération des maisons des potes, a recueilli dans un livre blanc le témoignage de dizaines de femmes. Toutes les filles ne sont pas victimes de tournantes ! Mais l'oppression est quotidienne, banale. Sur elles, le ghetto fait peser une pression permanente, qui les oblige à déployer une *énergie folle pour se protéger, veiller constamment à leur réputation. Pas un instant de relâchement n'est possible.* »

Cela commence par l'habillement, le gros pull que l'on n'enlève qu'une fois arrivée au lycée. Porter une jupe, un décolleté, être maquillée, c'est immédiatement risquer de se faire traiter de « *pute* » ou de « *salope* ». Quelle que soit son apparence, une fille qui marche seule dans la rue échappe difficilement à l'insulte. Dans un espace public dominé par les garçons, « *les filles doivent développer des stratégies de contournement compliquées pour éviter les groupes de garçons, faisant parfois de longs détours*, explique Hélène Orain. *Elles se déplacent rarement seules, plutôt en bandes de filles. Les seules qui échappent aux insultes sont les filles voilées.* »

Se sentant en insécurité, les filles sortent peu, d'autant que « *les infrastructures sportives et culturelles, dans le quartier, sont beaucoup plus investies par les garçons que par les filles*, relève Sarah Oussékine, de l'association Voix d'elles-rebelles, à Saint-Denis (Seine-Saint-Denis). *Naturellement, elles ne vont pas dans ces lieux pour un problème de réputation.* »

Dans les cours des collèges, des lycées, la mixité n'est pas davantage de mise. Corinne Boulmier, infirmière scolaire dans un collège du Val-de-Marne, témoigne de la difficulté grandissante de la communication entre filles et garçons : « *En quinze ans, les relations sont devenues plus agressives, la relation amoureuse plus difficile. Ça peut aller jusqu'à donner des coups. On dirait que ces jeunes gens ne savent pas se caresser, se câliner.* » Cette violence s'exprime, dans la cour de récréation, à travers un drôle de jeu apparu depuis la rentrée chez les élèves de 6^e et de 5^e : un garçon fait une croix avec son doigt sur le dos d'une jeune fille, qui devient alors, à son insu, une cible pour les autres garçons.

On ne flirte plus. On n'apprend plus à connaître l'autre sexe, le désir de l'autre. Afficher une relation amoureuse, c'est, pour les garçons, se montrer en situation de faiblesse, et, pour les filles, passer pour des « *putains* ». « *Il y a vingt ans, les jeunes filles venaient pleurer dans mon infirmerie pour un chagrin d'amour. Maintenant, elles se plaignent d'être prises pour des moins que rien* », note Béatrice Piférini, infirmière dans un lycée des Hauts-de-Seine.

« *Chez les élèves de 4^e et de 3^e, poursuit Corinne Boulmier, se développe l'idée que dans la relation physique, on doit forcer les filles. Quand on les force, elles crient, ce qui, dans la logique de ces garçons, signifie qu'elles éprouvent du plaisir. Car dans les films pornographiques, que beaucoup de jeunes regardent en cachette, les filles crient.* » « *Les relations de couple sont très tendues*, confirme Annie, infirmière dans un lycée professionnel de Marseille. *Avec d'un côté la jeune fille, qui veut rester vierge, de l'autre le garçon, qui veut avoir un rapport sexuel avec pénétration. Du coup, les filles sont en souffrance, écartelées entre leur culture familiale, qui leur interdit de passer à l'acte, et la pression des garçons.* »

Mariages forcés

Rien d'étonnant à ce que nombre d'entre elles vivent dans le mensonge. Ou cherchent un petit copain à l'extérieur de la cité, à l'abri du contrôle exercé par les pères, les frères, par la cité tout entière, dont elles portent la réputation. « *On exige d'elles un comportement sérieux, imaginant que dès qu'elles sont avec un garçon, il y a rapport sexuel*, explique Sarah Oussékine. Si la fille n'est pas « *sérieuse* », les conséquences peuvent être dramatiques. » Retrait du système scolaire, interdiction de sorties, de toute fréquentation masculine, de certaines fréquentations féminines, préservation obligatoire de la virginité jusqu'au mariage, retour obligé au pays, recrudescence des mariages forcés...

Comment s'explique cette dégradation unanimement constatée? Certains pointent le poids de la culture patriarcale dans les familles issues de l'immigration. D'autres la montée d'un islam fondamentaliste. Ou encore une politique de la ville très orientée au bénéfice des garçons (équipements sportifs et culturels). Mais c'est surtout le processus de ghettoïsation des cités qui est dénoncé: « *L'une des manifestations du ghetto, c'est le retour en force des formes d'organisation sociale traditionnelles fondées sur le machisme et le patriarcat* », analyse Hélène Orain.

À l'association Voix d'elles-rebelles, on estime plus judicieux d'évoquer la crise économique: « *Il est à peu près impossible pour les filles d'avoir un travail sous contrat à durée indéterminée et un appartement, ce qui oblige à se soumettre aux règles des parents. Sinon, qu'est-ce qu'il leur reste: les foyers, l'hébergement d'urgence?* »

Ni putes ni soumises : ce sont avec ces mots qu'une poignée de femmes de banlieue lance, en janvier 2002, un appel dénonçant les dérives dans les cités et les violences faites aux femmes. En 2003, elles entament « *la marche des femmes contre les ghettos et pour l'égalité* » qui traverse 23 villes.

Appel national

Nous, femmes vivant dans les quartiers de banlieues, issues de toutes origines, croyantes ou non, lançons cet appel pour nos droits à la liberté et à l'émancipation.

Opressées socialement par une société qui nous enferme dans les ghettos où s'accumulent misère et exclusion.

Étouffées par le machisme des hommes de nos quartiers qui au nom d'une "tradition" nient nos droits les plus élémentaires.

Nous affirmons ici réunies pour les premiers "États Généraux des femmes des Quartiers", notre volonté de conquérir nos droits, notre liberté, notre féminité. Nous refusons d'être contraintes au faux choix, d'être soumises au carcan des traditions ou vendre notre corps à la société marchande.

• Assez de leçons de morale: notre condition s'est dégradée. Les médias, les politiques n'ont rien fait pour nous ou si peu.

- Assez de misérabilisme. Marre qu'on parle à notre place, qu'on nous traite avec mépris.
 - Assez de justifications de notre oppression au nom du droit à la différence et du respect de ceux qui nous imposent de baisser la tête.
 - Assez de silence, dans les débats publics, sur les violences, la précarité, les discriminations.
- Le mouvement féministe a déserté les quartiers. Il y a urgence et nous avons décidé d'agir.

Pour nous, la lutte contre le racisme, l'exclusion et celle pour notre liberté et notre émancipation sont un seul et même combat. Personne ne nous libérera de cette double oppression si ce n'est nous-mêmes.

Nous prenons la parole et lançons cet appel pour que dans chaque cité de France, nos sœurs, nos mères entendent ce cri de liberté et rejoignent notre combat pour mieux vivre dans nos quartiers.

Pour que nous soyons entendues: Diffusez notre Appel le plus largement possible et Participez à l'ensemble des initiatives féministes et antiracistes qui restent le cœur de notre combat!

La lutte féministe au cœur des combats politiques
préambule du livre *La Domination masculine*, par
Pierre Bourdieu, Seuil, Paris, 1998

De la domination masculine

La domination masculine est tellement ancrée dans nos inconscients que nous ne l'apercevons plus, tellement accordée à nos attentes que nous avons du mal à la remettre en question. Plus que jamais, il est indispensable de dissoudre les évidences et d'explorer les structures symboliques de l'inconscient androcentrique qui survit chez les hommes et chez les femmes. Quels sont les mécanismes et les institutions qui accomplissent le travail de reproduction de « l'éternel masculin » ? Est-il possible de les neutraliser pour libérer les forces de changement qu'ils parviennent à entraver ?

Je ne me serais sans doute pas affronté à un sujet aussi difficile si je n'y avais pas été entraîné par toute la logique de ma recherche. Je n'ai jamais cessé, en effet, de m'étonner devant ce que l'on pourrait appeler le paradoxe de la doxa : le fait que l'ordre du monde tel qu'il est, avec ses sens uniques et ses sens interdits, au sens propre ou au sens figuré, ses obligations et ses sanctions, soit *grosso modo* respecté, qu'il n'y ait pas davantage de transgressions ou de subversions, de délits et de « folies » (il suffit de penser à l'extraordinaire accord de milliers de dispositions — ou de volontés — que supposent cinq minutes de circulation automobile sur la place de la Bastille ou sur celle de la Concorde, à Paris). Ou, plus surprenant encore, que l'ordre établi, avec ses rapports de domination, ses droits et ses passe-droits, ses privilèges et ses injustices, se perpétue en définitive aussi facilement, mis à part quelques accidents historiques, et que les conditions d'existence les plus intolérables puissent si souvent apparaître comme acceptables et même naturelles.

Et j'ai aussi toujours vu dans la domination masculine, et dans la manière dont elle est imposée et subie, l'exemple par excellence de cette soumission paradoxale, effet de ce que j'appelle la violence symbolique, violence douce, insensible, invisible pour ses victimes mêmes, qui s'exerce pour l'essentiel par les voies purement symboliques de la communication et de la connaissance — ou, plus précisément, de la méconnaissance, de la reconnaissance ou, à la limite, du sentiment.

Cette relation sociale extraordinairement ordinaire offre ainsi une occasion privilégiée de saisir la logique de la domination exercée au nom d'un principe

symbolique connu et reconnu par le dominant comme par le dominé, une langue (ou une prononciation), un style de vie (ou une manière de penser, de parler ou d'agir) et, plus généralement, une propriété distinctive, emblème ou stigmat, dont la plus efficiente symboliquement est cette propriété corporelle parfaitement arbitraire et non prédictive qu'est la couleur de la peau.

On voit bien qu'en ces matières il s'agit avant tout de restituer à la doxa son caractère paradoxal en même temps que de démonter les mécanismes qui sont responsables de la transformation de l'histoire en nature, de l'arbitraire culturel en naturel. Et, pour ce faire, d'être en mesure de prendre, sur notre propre univers et notre propre vision du monde, le point de vue de l'anthropologue capable à la fois de rendre au principe de vision et de division (nomos) qui fonde la différence entre le masculin et le féminin telle que nous la (mé) connaissons, son caractère arbitraire, contingent, et aussi, simultanément, sa nécessité sociologique.

Ce n'est pas par hasard que, lorsqu'elle veut mettre en suspens ce qu'elle appelle magnifiquement « le pouvoir hypnotique de la domination », Virginia Woolf s'arme d'une analogie ethnographique, rattachant génétiquement la ségrégation des femmes aux rituels d'une société archaïque : « Inévitablement, nous considérons la société comme un lieu de conspiration qui engloutit le frère que beaucoup d'entre nous ont des raisons de respecter dans la vie privée, et qui impose à sa place un mâle monstrueux, à la voix tonitruante, au poing dur, qui, d'une façon puérole, inscrit dans le sol des signes à la craie, ces lignes de démarcation mystiques entre lesquelles sont fixés, rigides, séparés, artificiels, les êtres humains. Ces lieux où, paré d'or et de pourpre, décoré de plumes comme un sauvage, il poursuit ses rites mystiques et jouit des plaisirs suspects du pouvoir et de la domination, tandis que nous, « ses » femmes, nous sommes enfermées dans la maison de famille sans qu'il nous soit permis de participer à aucune des nombreuses sociétés dont est composée sa société. »

« Lignes de démarcation mystiques », « rites mystiques », ce langage, celui de la transfiguration magique et de la conversion symbolique que produit la consécration rituelle, principe d'une nouvelle naissance, encourage à diriger la recherche vers une approche capable d'appréhender la dimension proprement symbolique de la domination masculine.

Une stratégie de transformation

Il faudra donc demander à une analyse matérialiste de l'économie des biens symboliques les moyens d'échapper à l'alternative ruineuse entre le « matériel » et le « spirituel » ou l'« idéal » (perpétuée aujourd'hui à travers l'opposition entre les études dites « matérialistes », qui expliquent l'asymétrie entre les sexes par les conditions de production, et les études dites « symboliques », souvent remarquables mais partielles). Mais, auparavant, seul un usage très particulier de l'ethnologie peut permettre de réaliser le projet, suggéré par Virginia Woolf, d'objectiver scientifiquement l'opération proprement mystique dont la division entre les sexes telle que nous la connaissons est le produit, ou, en d'autres termes, de traiter l'analyse objective d'une société de part en part organisée selon le principe androcentrique.

Ce détour par une tradition exotique est indispensable pour briser la relation de familiarité trompeuse qui nous unit à notre propre tradition. Les apparences biologiques et les effets bien réels qu'a produits, dans les corps et dans les cerveaux, un long travail collectif de socialisation du biologique et de biologisation du social se conjuguent pour renverser la relation entre les causes et les effets et faire apparaître une construction sociale naturalisée (les « genres » en tant que habitus sexués) comme le fondement en nature de la division arbitraire qui est au principe et de la réalité et de la représentation de la réalité, et qui s'impose parfois à la recherche elle-même.

Ainsi n'est-il pas rare que les psychologues reprennent à leur compte la vision commune des sexes comme ensembles radicalement séparés, sans intersections, et ignorent le degré de recouvrement entre les distributions des performances masculines et féminines, et les différences (de grandeur) entre les différences constatées dans les divers domaines (depuis l'anatomie sexuelle jusqu'à l'intelligence). Ou, chose plus grave, ils se laissent maintes fois guider, dans la construction et la description de leur objet, par les principes de vision et de division inscrits dans le langage ordinaire, soit qu'ils s'efforcent de mesurer des différences évoquées dans le langage – comme le fait que les hommes seraient plus « agressifs » et les femmes plus « craintives » –, soit qu'ils emploient des termes ordinaires, donc gros de jugements de valeur, pour décrire ces différences.

Mais cet usage quasi analytique de l'ethnographie qui dénature, en l'historicisant, ce qui apparaît comme le plus naturel dans l'ordre social, la division entre les

sexes, ne risque-t-il pas de mettre en lumière des constances et des invariants — qui sont au principe même de son efficacité socioanalytique –, et, par là, d'éterniser, en la ratifiant, une représentation conservatrice de la relation entre les sexes, celle-là même que condense le mythe de « l'éternel féminin » ?

C'est là qu'il faut affronter un nouveau paradoxe, propre à contraindre à une révolution complète de la manière d'aborder ce que l'on a voulu étudier sous les espèces de « l'histoire des femmes » : les invariants qui, par-delà tous les changements visibles de la condition féminine, s'observent dans les rapports de domination entre les sexes n'obligent-ils pas à prendre pour objet privilégié les mécanismes et les institutions historiques qui, au cours de l'histoire, n'ont pas cessé d'arracher ces invariants à l'histoire ?

Cette révolution dans la connaissance ne serait pas sans conséquence dans la pratique, et en particulier dans la conception des stratégies destinées à transformer l'état actuel du rapport de force matériel et symbolique entre les sexes.

S'il est vrai que le principe de la perpétuation de ce rapport de domination ne réside pas véritablement — ou, en tout cas, principalement — dans un des lieux les plus visibles de son exercice, c'est-à-dire au sein de l'unité domestique, sur laquelle un certain discours féministe a concentré tous ses regards, mais dans des instances telles que l'École ou l'État, lieux d'élaboration et d'imposition de principes de domination qui s'exercent au sein même de l'univers le plus privé, c'est un champ d'action immense qui se trouve ouvert aux luttes féministes, ainsi appelées à prendre une place originale, et bien affirmée, au sein des luttes politiques contre toutes les formes de domination.

Isabelle Clair



Après un diplôme obtenu en 2000 à l'Institut d'Études Politiques de Paris, section « Communication et Ressources Humaines », spécialisation « Sociologie », Isabelle Claire a fait une thèse de doctorat en sociologie à l'Université Paris V « Amours sous silence. La socialisation amoureuse des jeunes de milieux populaires ».

En 2006, elle est lauréate du Prix de la Ville de Paris pour une thèse sur le genre.

Elle a écrit *La mauvaise réputation. La vie amoureuse des jeunes de cité*, 2007, Paris, Armand Colin (à paraître), et participé à divers ouvrages : « La division genrée de l'expérience amoureuse. Enquête dans des cités d'habitat social », *Sociétés et représentations*, 2007 (à paraître).

Avec Nasser Tafferant, « Les femmes dans la médiation de sécurisation : une remise en question de l'ordre des sexes? », 2006, *Genèses*, n° 64, pp. 26-45.